

Pour la nature.

4

Place de la nature chez l'homme.

Cette place de la nature chez l'homme va de mal en pis. Or le sentiment de la nature est un feu à nourrir afin qu'il flamboie. A cette fin, cherchons des matériaux, des exemples qui l'alimentent, qui soient positifs pour s'en inspirer ou même négatifs afin d'en réduire l'acidité.

Mesurons nos efforts. Restreignons notre tour d'horizon aux sujets que les commentateurs privilégient le plus pour leurs articles ou exposés et pour lesquels la documentation est assez épaisse.

En clair, voici nos sujets :

- 1 - les primitifs,
- 2 - à travers temps et lieux. (Avec Jared Diamond).
- 3 - les religions.
- 4 – pour le romantisme.

1 - Les primitifs

Ce serait un tic écolo que de vanter la sagesse écologique des peuples primitifs.

En dépit de vulgarisations qui parfois se scotchent aux vitrines de librairies, nous mettons derrière l'expression « peuple primitif, une montagne d'humanités que nous toisons avec mépris ou pitié. Sinon toujours des cannibales, du moins des sauvages, des arriérés, hors civilisation, sans techniques ni sciences dignes de ce nom, presque des animaux. Ils ne bénéficient pas de cette considération distinguée que nous accordons à nos ancêtres : les préhistoriques qui, eux, ont évolué. Plus généralement, comme nom ou adjectif, « primitif » est de mauvais aloi : barbares ainsi nommés par les grecs parce qu'ils ne parlaient pas grec, jusqu'au voisin de palier quand son comportement nous irrite.

Comment au sein de telles misères trouver de la sagesse ? Et bien celles et ceux dont le métier est d'approcher gens et choses – ethnologues ou anthropologues – en trouvent. Certes, il ne faut pas généraliser, la diversité de ces peuples est extrême. Il n'y a pas d'anges parmi les hommes, le primitif, comme le possesseur « d'i-phone », sera ici remarquable et là abominable. Cela posé, des penseurs, écolos ou non, estiment qu'en dépit de manières de vivre immensément éloignées des nôtres, le primitif peut parfois nous donner des leçons quant au respect de la nature et de ce qui s'en déduit pour la société : réflexions, politiques, actions de « développement durable ».

Intensément convaincus de ce qui précède, des écrivains ont affirmé avec force ce qui pour eux est un fait. Ainsi, Malaurie écrit dans son « Les derniers rois de Thulé » : « *Ils (les primitifs) ne sont pas en arrière de l'Histoire mais ils sont en réserve pour être nos éclaireurs et nous protéger de nos folies en nous rappelant les lois éternelles.* » Gary Snyder, poète américain, renchérit : « *Avec leur façon de tuer et de manger avec douceur et courtoisie, les peuples primitifs sont nos maîtres.* » Notre avis : même dépourvu de tout savoir technique anthropologique/ethnologique, cela vaut la peine de lire ce que des autorités en la matière ou des commentateurs qui les comprennent, nous en révèlent. Déjà pour le plaisir de l'exotisme ou parce que tout ce qui est humain nous étreint, et surtout parce que, en situation d'impasse écologique, en manque de voie pour en sortir, toute lumière est bonne à emprunter.

Qui sont les primitifs ?

Beaucoup d'expressions ou termes ont cours dont on ne sait quelle part de réalité ils recouvrent : primitif donc mais aussi autochtone, indigène, société traditionnelle, tribale, aborigène etc. Un objectif très respectable est que le nom employé n'en rajoute pas à l'humiliation des peuples concernés ; à cet égard, « primitif » n'est évidemment pas ce qui se fait de mieux. Selon une fiche de l'encyclopédie Wikipédia, « autochtone » serait au goût du jour. Pour y ranger telle collectivité, les conditions suivantes sont requises : continuité dans l'histoire, dans la présence sur les terres occupées et divers autres points tels que l'ascendance, le langage, l'auto-identification de l'individu au groupe, la reconnaissance de cet individu comme membre par le groupe. Peut-être, y a-t-il là-dedans un cumul d'attributs permettant aux états nationaux de négocier en cas de conflits. Cela aussi est respectable.

Compte tenu de l'esprit de notre propre texte, nous aurons en tête ces autres caractéristiques : sociétés non influencées par la pression occidentale ou très peu ou pas assez pour que leur culture ait été défigurée, on peut toujours y retrouver leurs références fondamentales. Ajoutons : en principe, sans écriture. Les anthropologues, ceux dont allons parler, dans leurs ouvrages, leurs articles ou leurs exposés sont restés fidèles à « primitif ». Finalement, pour nous, est primitif ce que ces anthropologues nomment ainsi.

Combien en reste t-il ?

Des ethnologues disent qu'il faut se dépêcher d'observer ce qui subsiste de primitifs ou de leurs proches descendants encore imprégnés de cultures ancestrales car bientôt il n'y aura plus personne au bout du fil.

On compterait à ce jour, dans le monde, environ 200 millions d'autochtones. Précisons ici que ces derniers peuvent aussi bien être chasseurs-cueilleurs dans une société traditionnelle que manœuvre dans une entreprise de travaux publics détruisant la forêt amazonienne. 200 millions ce n'est pas rien dites-vous. En pratique, ce chiffre rassemble des groupes épars à populations modestes. A cet égard, le nombre de groupes autochtones serait de 5.000. L'association « Survival » engagée dans la défense des « primitifs » note la présence de ceux-ci dans 60 pays. Elle a mis en ligne sur son site le document « Tribus non contactées », encore une autre désignation qui frôle celles ci-dessus des primitifs des anthropologues. Ce sont des peuples fragiles. Ils s'isolent parce que leurs anciens ont subi des violences et qu'eux-mêmes en subissent.

Vers quel futur ?

Pour nombre de ces peuples, la fiche nécrologique est prête. Leur régression massive, celle dont l'Europe est responsable, a débuté voici quelques siècles. Ainsi, en Amérique latine, lorsque portugais et espagnols les ont exterminés par leurs armes, leurs techniques et leurs microbes. Ils ont parachevé l'œuvre avec leurs administrations, leurs missionnaires totalitaires qui ont asservi les indiens.

Le plus terrible est que la violence perdure. Rien ne résiste au monde occidental, à sa puissance technique et commerciale. Ses modalités de vie et ceux des primitifs sont inconciliables. C'est vrai, c'est sans heurts physiques et sans pressions exagérées que des individus abandonnent leurs traditions et s'en vont vivre leur vie dans des cités. Mais pour tous ces mondes non industrialisés dont ceux qui veulent conserver leurs traditions, rien ne va plus. Leurs espaces sont dévastés : équipements routiers et dessertes diverses, immenses chantiers comme ceux de barrages, exploitation de minerais et de carrières, agriculture intensive, etc. Des collectivités se lèvent, combattent, cherchent à informer le monde entier de leurs malheurs sans que cela paraisse éclaircir leur avenir. La violence est reine, fixations arbitraires de populations en certains lieux ou au contraire expulsions en d'autres, selon les intérêts en jeu. Et encore : non reconnaissance de droits fondamentaux, crimes. Ces derniers sont souvent tolérés par les Etats, perpétrés par des pouvoirs économiques. (Pour mieux connaître la situation, inscrivez sur votre mémo le site « Survival France » conseillé plus haut.) Et maintenant une situation paradoxale là où l'on respire pourtant mieux, situation née de notre désir de préserver la planète. L'anthropologue Descola la présente ainsi dans une interview sur le site « La vie des idées » (« Les défis de l'écologie », 2008) : « *Vous viviez jadis en symbiose avec la nature, dit-on aux indiens d'Amazonie, mais maintenant que vous avez des tronçonneuses, il faut que l'on vous enseigne à ne plus toucher à vos forêts devenues patrimoine mondial du fait de leur taux élevé de biodiversité.* »

Des communautés que l'histoire et des hommes venus d'ailleurs, ont meurtri, reprennent aujourd'hui du poil de la bête, veulent retrouver leurs racines comme on dit, tout en vivant pleinement le quotidien du 21^e siècle développé. (Exemple des Sioux aux USA). Que peut-il sortir de ces résurrections en des environnements qui n'ont rien mais vraiment rien à voir avec ceux de leurs antiques chamanes ? Puissent-elles, l'esprit des ancêtres aidant, aller dans le sens d'une plus grande place de la nature dans leurs nouvelles sociétés.

Maintenant, invitons des « maîtres ». Notre sélection est limitée, subjective mais assez prestigieuse : trois anthropologues français qui se sont, directement ou indirectement, préoccupés de la place de la nature dans les sociétés primitives.

Pierre CLASTRES (1934-1977)

Une courte vie d'ethnologue atypique. Un de ses ouvrages : « La société contre l'Etat » en a fait vibrer plus d'un. Peut-être la proximité de Mai 68 y fut-elle pour quelque chose.

L'enquête de Clastres a porté non sur le sentiment de la nature qui ne semble pas avoir été son noir souci mais sur l'autorité qui, elle, le fut. Comme La Boétie, l'ami de Montaigne, avec son « Discours sur la servitude volontaire », il se demandait par quelle aberration des gens en nombre se soumettaient-ils aussi

facilement à des princes ou des tyrans. On a tendance à qualifier d'anarchiste qui met en question le pouvoir. Il est de fait qu'aujourd'hui on ne trouve des textes de Clastres – dont le chapitre 11 final et conclusif de l'ouvrage ci-dessus – que sur des sites libertaires.

Notre ethnologue a principalement arpenté le Paraguay et le Brésil dans les années 1960 et 1970, rencontrant des tribus aux noms alors insolites : Guayaki, Guarani ou Yanomani. (Que sont-elles devenues ?) Là bas, il découvre une situation pour nous inédite. Des groupes sans différences hiérarchiques qui empêchent l'émergence de chefs ; certains individus paraissent avoir cette fonction mais avec une autorité purement illusoire et un sort peu enviable. Il se peut que l'on ait besoin d'un leader pour mieux vaincre au combat. Il se peut que les exploits de ce dernier suscitent l'admiration de tout le groupe. Mais qu'il n'essaie pas d'en jouer pour conquérir un pouvoir, il serait éjecté comme un malpropre. Toutefois, l'absence de chefs n'empêche pas que la petite société soit parfaitement structurée.

Rien n'est parfait et les imperfections de ce système ne peuvent être niées. D'abord, ça ne marche qu'avec une population d'importance réduite ; que celle-ci croisse et c'est la bisbille, le « surplus » doit s'exiler. Même si les guérillas tribales sont très loin d'atteindre nos monstruosité contemporaines et européennes (Allemagne nazie), leur existence est désagréable, et il est regrettable que les confrontations soient comme incontournables pour l'auto-identification des tribus. Enfin, il semble bien que la femme doivent/ait dû se résigner à un statut talibanique. Des confrères de Clastres ont reproché à celui-ci qu'ayant constaté que des groupes humains prospéraient sans hiérarchie, sans chefs, sans états, de ne pas s'être penché sur la permanence de cette situation. D'avoir ignoré cette question : puisque la quasi-totalité des sociétés semble finir par avoir (!) de chefs, par quelles transitions passe-t-on du sans à l'avec chef ?

Tout cela contesté, il en restait assez pour gamberger et regonfler celles et ceux qui pensent que l'autogestion est ce qu'il y a de mieux ou de moins mal pour la dignité de l'homme.

Débouchons enfin sur la clairière écologique. Les sociétés ci-dessus, sociétés sans écriture, vivaient dans une économie de subsistance. Mais cette économie était aussi une économie d'abondance. Pour qui ne stressait pas trop à l'idée d'une pénurie toujours possible après une année correcte et d'une nécessité de faire des réserves, la vie n'était pas si mauvaise que cela. Des ressources suffisantes pour satisfaire les besoins, besoin de subsistances en premier lieu. Une ambiance s'accompagnant d'un esprit de « développement durable » : refus des excès inutiles. Conséquence : inutile d'exploiter la terre davantage que nécessaire. D'où : beaucoup de loisirs savourés comme vraies richesses, beaucoup d'agréables paresse.

Exemple présenté par Clastres au chapitre 11 de son livre ci-dessus. Nos primitifs utilisent des haches de pierre. Des occidentaux bienveillants leur en procurent des métalliques dix fois plus efficaces. Ils s'attendent à ce que leurs obligés consacrent leur temps habituel d'activités à produire dix fois plus. Pas du tout. Ils produisent exactement les mêmes quantités en dix fois moins de temps. Le temps gagné devient du loisir.

Quelles leçons tirer ? En France, dans les années 1980, dans le Larzac, des groupes ont tenté l'aventure : s'installer en (semi)désert, s'autogérer, maîtriser la consommation, rechercher une certaine harmonie avec la nature. Ils ont, au moins, cherché. Aujourd'hui, des initiatives de ce genre, en nombre très limité, soit !

surgissent encore. Pari difficile, il faut durer parfois dans de durs inconforts. Pourtant, dans le principe, la théorie, avec l'hypothèse davantage plausible que d'autres, qu'un jour il faudra consommer moins, toute expérience de vécu proche ou lointain en adéquation avec le souci d'épargner la terre, est la bienvenue.

.....

Claude LEVI-STRAUSS (1908-2009)

Une longue carrière qui l'a mené des tribus Bororo ou Nambikwara au Brésil, à l'Académie française. Un pic mondial dans sa spécialité : l'anthropologie. Chaque publication de ses œuvres – sa bibliographie est assez longue – fut un événement intellectuel. Il fut aussi consulté sur bien des sujets de sciences humaines, sur l'homme et sur l'Homme. Il a tout, par certains côtés, du philosophe mais il a toujours refusé cette case.

Pour les besoins de notre cause, trions dans sa production deux sous-ensembles.

Qualifions le premier, platement, de « technique ». Le sujet professionnel précis de l'anthropologue est le « primitif ». Bien sûr, le chercheur, levant les yeux, est en quête, chez l'Autre de ce que celui-ci a de spécifique mais aussi de ce qu'il a d'universel, de valable pour tout humain où qu'il soit. Plus précisément encore, L.S. aurait concentré son approche sur deux thèmes. Un : les systèmes de parenté qui font des sociétés ce qu'elles sont ou ont été, là-dedans l'on se penche sur les femmes comme bases des échanges et sur l'inceste dont le tabou serait partout. Deux : les mythes qui eux aussi font les sociétés.

Dans des revues de maintenant, L.S. est volontiers présenté comme « dépassé ». Ses mânes ne s'en offusquent sûrement pas. C'est le sort de tout précurseur, de tout scientifique que d'être un jour dépassé. Mais il faut ajouter que des penseurs de la pointe de L.S. ne le sont généralement pas sur la totalité de leur œuvre. On s'en prend à sa référence : le structuralisme qui eut son heure de gloire au siècle dernier. (Consultez votre encyclopédie habituelle). En gros (très gros), la partie ne se comprend que par rapport au tout dont elle est un élément. A écouter sur Internet, une vidéo interview de L.S. par Bernard Pivot (Mai 1984), le néophyte ne sait plus très bien si le structuralisme est une manière de voir le monde ou une manière concrète de mettre de l'ordre dans des tonnes d'informations.

Autre débat, l'opposition nature/culture, un super sujet de bac, un super sujet d'affrontement entre intellectuels et parfois lors de discussions écologistes. L'opposition, pour certains, serait maintenant, elle aussi, dépassée. Pour L.S., elle a d'abord été fondée. « *Posons donc que tout ce qui est universel chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité, que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier.* » (« Les structures élémentaires de la parenté »). Puis il a mis de l'eau dans son vin. Pour se guider dans l'opposition en question, dit-il, il se reposait sur la présence ou l'absence de langage articulé mais tout lui paraît maintenant plus ténu, plus tortueux qu'on ne l'imaginait. « *Des procédés de communication complexes mettant parfois en œuvre de véritables symboles ont été découverts chez les insectes, les poissons, les oiseaux et les mammifères. On sait aussi que certains oiseaux et mammifères et singulièrement les chimpanzés à l'état sauvage, savent confectionner et utiliser des outils.* » (Citation dans H.S « Magazine littéraire » 2003 consacré à L.S.).

Avant d'aborder le L.S. qui nous plaît, il nous a semblé séant d'écrire quelques lignes sur le L.S. célébré. Aller plus loin, ici, ne serait pas de tout repos, ses livres ne sont pas faciles à lire et sans bagage d'ethnologie, bonjour la migraine.

Passons donc à notre deuxième sous-ensemble des œuvres de L.S., plus accessible et plus immédiatement en résonance avec notre objectif de respect de la nature. Nous y mettons des ouvrages aux chapitres apparemment disparates. Parmi eux et aussi parmi des articles de presse, nous relevons des positions vigoureuses sur la destruction des écosystèmes, la disparition de formes de vie. De nos jours de 21^e siècle, là où l'on parle encore de Schweitzer (notre chapitre précédent n°3), c'est le théologien ou le docteur de Lambaréné que l'on exalte et non le militant du respect de la vie. De même avec L.S., on s'incline devant l'anthropologue, on oublie l'écologiste intransigeant.

Tout d'abord, pour accepter sans rechigner la leçon du sauvage, le préalable est de reconnaître en lui un intellect équivalent au nôtre. Parmi les premières réhabilitations explicites, celle de J.J. Rousseau. Mais son « bon sauvage » a surtout la valeur d'un procédé de thèse. Comme j'y pense, je le mets ici : le mythe du bon sauvage écolo a ses limites : dès « homo erectus » l'homme a commencé à peser lourd sur le patrimoine naturel de la planète. Précision : il s'agit là non du primitif de l'ethnologue mais du préhistorique ayant vécu il y a des dizaines sinon des centaines de milliers d'années. Refermons cette parenthèse.

Quelques lignes plus haut, nous avons côtoyé avec Clastres des primitifs qui n'avaient rien d'hommes à l'état de bêtes. Mais déjà avant, en 1962, L.S. prouvait l'égalité des capacités primitives et modernes (occidentales) dans son ouvrage : « La pensée sauvage » (désigné par « P.S. » dans ce qui suit, avec pagination de l'édition Plon 1962). C'est que chaque société d'aujourd'hui ou d'avant-hier se considère comme le top (ethnocentrisme) et l'ethnologue – ou le sociologue – doit vaincre ce brouillage de l'esprit pour comprendre la réalité. En bref : pas de hiérarchies entre civilisés et primitifs. Pas de cerveaux différents mais des mécanismes intellectuels semblables. Chaque terrien se débrouille comme il peut selon son lieu de vie, son environnement, son histoire et la culture qui en sort.

Etoffons ce préalable par une profusion de citations puisées dans la « P.S ». Excusez-moi pour ce procédé paresseux....et puis non, ne m'excusez pas, remerciez moi plutôt de vous faire respirer du Claude Lévi-Strauss dans le texte.

- « *Dans les deux cas (moderne et primitif), l'univers est objet de pensée au moins autant que moyen de satisfaire des besoins.* » (PS5).

-« *La pensée magique n'est pas un début, un commencement, une ébauche, la partie d'un tout non encore réalisé ; elle forme un système bien articulé ; indépendant sous ce rapport, de cet autre système que constituera la science...* » (PS21).

- de la part des primitifs, pour élaborer ce qu'ils ont élaboré, « *il a fallu, n'en doutons pas, une attitude d'esprit véritablement scientifique, une curiosité assidue et toujours en éveil, un appétit de connaître pour le plaisir de connaître...* » (PS23).

- Par ailleurs, ceci appuyant cela, rien qu'à regarder vivre des tribus Bororos du Brésil par exemple , L.S. s'était convaincu «... *de l'exceptionnel degré de raffinement, sur le plan sociologique et religieux, de tribus considérées jadis comme dotées d'une culture très grossière.* » (« Tristes tropiques », Pocket, p.290).

L.S. s'est querellé avec Sartre, celui-ci ne voyant dans tous ces sauvages « qu'une humanité rabougrie » (PS.329) juste bonne, peut-être, à être jetée dans les poubelles de l'histoire.

Une conclusion est donc que « *Jamais et nulle part le " sauvage " n'a sans doute été cet être à peine sorti de la condition animale, encore livré à l'empire de ses besoins et de ses instincts qu'on s'est trop souvent plu à imaginer et pas davantage cette conscience dominée par l'affectivité et noyée dans la confusion et la participation.* » (PS.57).

L.S. ayant ainsi balayé la conception du primitif comme sous-homme, continuons en zoomant sur le respect de la nature de ces derniers telle que perçue dans « La pensée sauvage » (PS). Vous vous en doutez : nous généralisons beaucoup les propos de L.S. Si vous en avez le temps, allez directement à l'œuvre.

Quelle attitude ont les « primitifs » face à la nature ? « *L'extrême familiarité avec le milieu biologique, l'attention passionnée qu'on lui porte, les connaissances précises qui s'y rattachent ont souvent frappé les enquêteurs comme dénotant des attitudes et des préoccupations qui distinguent les indigènes de leurs visiteurs blancs.* » (PS.10). Précision des connaissances, repérage non seulement des formes et des anatomies mais aussi des mœurs. Idées sur les « associations végétales au sens écologique actuel. (PS.62). Un savoir systématique, des classifications « *permettant de saisir l'univers naturel et social sous forme de totalité organisée.* » (PS.178) ; l'équivalent de notre classification occidentale, celle de Linné mettant tout le vivant en ordres, familles et espèces. N'y aurait-il pas là tout bêtement connaissance du ventre ? En partie, inéluctablement : plongé dans une flore et une faune sauvages ou peu domestiquée, il y avait intérêt à connaître soigneusement les bienfaits et nocivités de ce que l'on mangeait afin d'éviter l'estomac qui se tord ou l'inhumation. En partie seulement, le désir était plus vaste – saisir l'univers naturel et social est-il écrit ci-dessus. Voici deux exemples pour appuyer l'affirmation.

- Des indiens du nord-est ont sur les reptiles une compétence d'herpétologiste actuel, disposant de termes distincts selon les espèces, genres, variétés. (PS.14).

- « *Les produits naturels utilisés par les peuples sibériens à des fins médicinales illustrent par leur définition précise et la valeur spécifique qu'on leur prête, le soin, l'ingéniosité, l'attention au détail, le souci des distinctions, qu'ont dû mettre en œuvre les observateurs et les théoriciens dans les sociétés de ce type...* » (PS.15).

Avant de passer à un autre paragraphe, citations extraites du hors série 2003 de la revue « Magazine littéraire » (ci-après : « ML »).

- un complément par LS sur la capacité d'observation des primitifs : « *Pour eux, pas la moindre feuille qui n'ait de signification profonde, qui ne véhicule de message* » (ML27).

- Dit par un commentateur (ML50). « Dans tous les cas de figure, la production culturelle reste en phase avec l'ordre de la nature qu'elle évoque et respecte à la fois. », « Au fond, ce que Lévi-Strauss cherche à nous dire inlassablement, c'est que les sociétés " primitives " ont su mieux que nous, rester sur une voie à la fois de la connaissance et de l'existence qui passe par un dialogue constant avec la nature » (ML.50).

Lévi-Strauss, l'écologiste.

A partir de ce que le spécialiste relevait chez les primitifs, à partir de ce que le citoyen observait au quotidien, chez lui et dans le monde, L.S. a réagi ainsi que tout occidental bien né devait le faire. Dénoncer le malheur historique, déjà évoqué dans ces pages et dont il est responsable : l'extermination de sociétés et de cultures. Ces dernières « *ont été foudroyées par ce monstrueux et incompréhensible cataclysme que fut, pour une large et si innocente fraction de l'humanité, le développement de la civilisation occidentale.* » (« Tristes tropiques », 388). Dénoncer le malheur dont il est responsable aujourd'hui, partageant ce rôle avec d'autres humains sur la planète, avides de reprendre le maudit flambeau : la destruction des formes vivantes dite régression de la biodiversité. Quand L.S évoque la tragédie écologique, sa phrase pure et élégante vibre d'indignation. En général, il n'écrit pas en naturaliste patenté ou en poète romantique ; pourtant, l'amour de la nature – à notre avis – affleure dans certaines de ses oeuvres. Un exemple : la forêt qui n'est pas qu'arbres. « *Un monde d'herbes, de fleurs, de champignons et d'insectes y poursuit librement une vie indépendante à laquelle il dépend de notre patience et de notre humilité d'être admis.* » (« Tristes tropiques », 408).

Pénétrons plus avant dans le vif. Replaçons " *La pensée sauvage* " sur son étagère et retirons-en " *Le regard éloigné* " (" RE " dans ce qui suit, pagination Plon 1983).

Principe de départ : la caractéristique la plus manifeste de l'homme – de tout homme – au-delà de sa définition comme être moral – est celle d'être vivant. Pourquoi l'homme est-il respectable ? « *C'est d'abord comme être vivant plutôt que comme seigneur et maître de la création : première reconnaissance qui l'eût contraint à faire preuve de respect envers tous les êtres vivants.* » (RE.46). Exprimé autrement cela donne : « *Or si l'homme possède d'abord des droits au titre d'être vivant, il en résulte immédiatement que ces droits reconnus à l'humanité en tant qu'espèce, rencontrent leurs limites naturelles dans les droits des autres espèces.* » (RE.374).

Donc, « *Le droit à la vie et au libre développement des espèces vivantes encore représentées sur terre peut seul être dit imprescriptible pour la raison très simple que la disparition d'une espèce quelconque creuse un vide irréparable à notre échelle dans le système de la création.* » (RE. 374).

Petite parenthèse. Dans la page qui suit celle dont nous venons d'extraire les lignes ci-dessus, voici une observation de LS un peu éloignée, sur le fond, de ce qui précède et de qui suit et que nous ramenons dans nos filets afin que vous la méditez : « *L'homme ne subit pas l'agression des nuisances, il les crée.* »

Revenons à la valeur que recèle toute vie. Avec L.S. mettons les points sur les « i » : « *Et lorsqu'il s'agit de ces synthèses infiniment plus complexes encore et infiniment plus irremplaçables aussi que sont les espèces vivantes, qu'il s'agisse des plantes ou des animaux, alors nous agissons avec une irresponsabilité, une désinvolture totales. On pourrait à la rigueur concevoir que, si toute l'œuvre de Rembrandt disparaissait, naisse un autre peintre dont, par d'autres moyens, l'œuvre réussirait à combler ce vide – hypothèse purement théorique, je le sais, et plus qu'improbable. En revanche, il est totalement et je dirais, cette fois, métaphysiquement exclu qu'une espèce végétale ou animale disparue puisse se trouver remplacer par une espèce équivalente à l'échelle de la durée d'existence de l'humanité.* » (« Le Monde » du 21-22 Janvier 1970).

Appuyons-nous à nouveau sur les « primitifs ». Des rites, des croyances peuvent nous apparaître comme des superstitions ridicules : n'en restons pas à cette irréflexion. Ils « *ont pour effet de conserver le groupe humain en équilibre avec le milieu naturel.* » (RE.34). L.S. ajoute « *Qu'une plante soit tenue pour un être respectable qu'on ne cueille pas sans motif légitime et sans avoir au préalable apaisé son esprit par des offrandes ; que les animaux qu'on chasse pour se nourrir soient placés, selon l'espèce, sous la protection d'autant de maîtres surnaturels qui punissent les chasseurs coupables d'abus en raison de prélèvements excessifs ou parce qu'ils n'épargnent pas les femelles et les jeunes [...] ce sont là autant de témoignages peut-être naïfs, mais combien efficaces, d'un humanisme sagement conçu qui ne commence pas par soi-même, mais fait à l'homme une place raisonnable dans la nature au lieu qu'il s'en institue le maître et la saccage sans même avoir égard aux besoins et aux intérêts les plus évidents de ceux qui viendront après lui.* » (RE.35).

Nous avons supprimé dans la citation ci-dessus, le texte placé entre les crochets. Justifions notre manipulation. En le reproduisant maintenant, nous voulons le transformer en exhortation.

« *Que règne enfin l'idée que les hommes, les animaux et les plantes disposent d'un capital commun de vie, de sorte que tout abus commis aux dépens d'une espèce se traduit nécessairement dans la philosophie indigène (nous glissons ici : « et doit se traduire dans notre philosophie ») par une diminution de l'espérance de vie des hommes eux-mêmes.* »

Quelle sagesse rechercher ?

« *Loin de s'offrir à l'homme comme un refuge nostalgique, l'identification à toutes les formes de vie, en commençant par les plus humbles, propose donc à l'humanité d'aujourd'hui, par la voix de Rousseau, le principe de toute sagesse et de toute action collective.* » (« Anthropologie structurale deux », Chapitre sur Rousseau).

Respect de la vie et de la nature : thème essentiel de la pensée de L.S. Celui-ci s'est aussi prononcé sur d'autres d'ordre écologique. Exemples.

- le respect de l'animal bétail. « *Car un jour viendra où l'idée que pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants et exposaient complaisamment leur chair en lambeaux dans des vitrines inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVI^e siècle ou du XVII^e siècles les repas cannibales des sauvages américains, océaniens ou africains.* » (« Nous sommes tous des cannibales », Seuil, 2013, page 221).

-L'évolution démographique, la surpopulation aux conséquences évidentes mais rappeler l'évidence n'est pas travailler pour rien. Ainsi L.S. ferraille-t-il avec « *une explosion démographique qui me paraît largement responsable des catastrophes qui se sont abattues sur nous depuis quelques décennies et de toutes celles qui s'annoncent.* » (« Magazine littéraire » H.S.2003). Il a préconisé, substitué de l'infanticide historique ou de la mortalité infantile, « des méthodes contraceptives dont l'emploi nous semble aujourd'hui nécessaire pour épargner à des millions ou à des milliards d'individus, exposés à naître sur une planète surpeuplée, un sort non moins lamentable que celui que leur évite une précoce élimination. » (RE.33).

Le « pessimiste serein » - ainsi L.S. se définit-il – doit-il pour garder cette sérénité prendre du recul, du grand recul ? « *Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui.* » (« Tristes tropiques ».495). Mais voyons ! Le progrès ! Le

développement ! Que d'améliorations, que de confort ne leurs sommes-nous pas redevables ! Dosons notre enthousiasme. *« Remarquons au passage que la reconnaissance du fait que le progrès technique ait eu, pour corrélatif historique, le développement de l'exploitation de l'homme par l'homme peut nous inciter à une certaine discrétion dans les manifestations d'orgueil que nous inspire si volontiers le premier nommé de ces deux phénomènes. »* (« Race et histoire » Denoël 1987, 81).

Mais Monsieur Lévi-Strauss, avec ce souci passionné de sauvegarde de la nature et des espèces vivantes, ne seriez-vous pas un peu anti humaniste sur les bords ? *« On m'a souvent reproché d'être anti-humaniste. Je ne crois pas que ce soit vrai. Ce contre quoi je me suis insurgé et dont je ressens profondément la nocivité, c'est cette espèce d'humanisme dévergondé issu, d'une part, de la tradition judéo-chrétienne et, d'autre part, plus près de nous, de la Renaissance et du cartésianisme, qui fait de l'homme un maître, un seigneur absolu de la création. »* (« Le Monde » des 21-22 Janvier 1979).

Que faire de Lévi-Strauss ?

D'abord asseoir nos bases de réflexion. Puis se faire gloire de constater que nous ressentons ce qu'un grand esprit a ressenti. Enfin, parce qu'il semble bien que tout un chacun soit davantage disposé à accueillir la parole d'une sommité que celle d'anonymes, citer le Lévi-Strauss écolo sans modération.

Philippe DESCOLA.

Anthropologue né en 1949. Une transition facile : Descola est ou a été présenté comme le fils spirituel de Lévi-Strauss. L'immersion du dernier s'est faite au Brésil, celle du premier chez les Achuars, tribu Jivaro, en Haute Amazonie équatorienne dans les années 1970. Son ouvrage « Par delà nature et culture » (« PDNC » dans ce qui suit ; pour la pagination : Gallimard 2005). Ouvrage qui eut un certain succès dans les médias. Il est relativement accessible en dépit de termes « techniques » en vigueur dans les sciences humaines. Ceux qui savent de quoi ils parlent ont souligné l'étendue des connaissances de l'auteur ; il est bon par exemple d'avoir sous les yeux une carte de la planète si l'on veut s'y retrouver et situer les collectivités dont il traite. Dans le principe, Descola tape en plein dans notre plaque : place des non humains chez les humains. Dans la vaste humanité étudiée comment Descola s'y prend-il pour repérer des ensembles cohérents d'attitudes ou de pensées ?

En premier lieu, il distingue dans le vivant non humain et aussi humain, deux caractéristiques :

- la « physicalité » : le corps et ce qui va avec ;
- « l'intériorité » la conscience, l'âme, les esprits et ce qui va avec ;

L'homme, par rapport à un non humain, par rapport à la physicalité ou à l'intériorité ou les deux, peut estimer soit qu'il y a ressemblance, soit qu'il y a différence. Secouez les dés et vous obtenez quatre possibilités et pas une de plus ni une de moins. Quatre groupes - quatre « ontologies » faut-il dire - qui rassemblent tout ce qui vit et plus encore avec de l'inanimé. Renfermer tout le vivant dans quatre groupes, cela surprend, paraît réducteur mais la logique de Descola semble

imparable. N'y a-t-il pas toutefois des entre-deux assez fréquents pour mériter une promotion en ontologie ? Pas de réponses mais peut-être pas de questions non plus.

Passons en revue les quatre groupes ci-dessus avec leurs noms de baptême.

1° - l'animisme.

Par rapport à l'homme, les physicalités diffèrent mais les intériorités se ressemblent. Sous des anatomies et des physiologies différentes, même souffle de vie. Nous avons parlé de l'animisme au chapitre 1 et y avons vu un état d'esprit qui n'explique pas la nature scientifiquement mais qui aide à la ressentir, ce qui est énorme. Laissons Descola décrire l'animisme : « *imputation par les humains à des non humains d'une intériorité identique à la leur.* » (PDNC.183). Ou encore en puisant cette fois dans un autre ouvrage de Descola plus simple car destiné aux enfants (« Diversité des natures et diversités des cultures » - « DNDC » - Bayard, 2010 page 51) : l'animisme « *consiste à penser que les non humains sont pourvus d'une âme ou d'une conscience identiques à celle des humains mais qu'ils se distinguent les uns des autres par des corps différents qui leur permettent de vivre dans des milieux différents comme c'est le cas en Amazonie.* » Si tous les vivants, animaux ou plantes, ont une âme, on peut dire que les non-humains ont accès à la culture. Un chamane animiste aurait dit : « *Le plus grand péril de l'existence vient du fait que la nourriture des hommes est toute entière faite d'âmes.* » (PDNC.37).

2° - le naturalisme.

Ressemblance des physicalités, différences des intériorités. Le terme « naturalisme », en ces pages, ne correspond pas du tout à ce que nous y mettons ordinairement : l'amour de la nature, la vie en harmonie avec celle-ci. C'est presque de l'inverse qu'il s'agit mais l'auteur explique ses raisons. Le naturalisme « *consiste à penser que les humains sont les seuls êtres dotés de raison mais qu'ils ne distinguent pas sur le plan physique des non humains comme c'est le cas chez nous depuis quelques siècles.* » (DNDC.51). Le naturalisme, c'est l'Occident et toutes les cultures qui s'y fondent. Sciences biologiques obligent, il nous faut admettre que les anatomies et les physiologies de tous les êtres vivants reposent sur les mêmes fondements mais pour l'esprit, « l'âme », la coupure est totale entre homme et le reste. Du coup, avec le naturalisme, vient une distinction que lui seul a créé : nature et culture. La dérive – inévitable ? - de tout cela est que l'homme en vice-Roi de la Création (après Dieu tant qu'il existe) ne reconnaît de valeur en soi qu'à lui-même (en jargon : anthropocentrisme).

3° - le totémisme.

Ressemblance de tout : physicalités et intériorités.

Sans doute avez-vous, dans un recoin de votre grenier, une de ces vieilles B.D. représentant cette scène horrible. De gentils explorateurs attachés à un poteau, des indiens peinturlurés tournant autour d'eux en une danse endiablée, un gros chaudron dans lequel bout de l'eau, pas très loin, attendant sa carcasse de blancs. Rappelez-vous, le poteau était coiffé d'une effigie, d'un « totem ». Il fut un temps où l'on crut que le totem trônait chez absolument tous les primitifs. Il paraîtrait que le totémisme a eu droit à diverses définitions au cours du temps propre aux ethnologues. Voici, celle argumentée de Descola (DNDC.51). Le totémisme « *consiste à penser que des humains et des non humains partagent des qualités physiques et*

morales identiques » et ces qualités « *se distinguent d'autres ensembles de qualités physiques et morales partagées par d'autres ensembles d'humains et de non humains comme en Australie.* »

C'est peut-être perdre du temps dans le déroulement de notre essai mais, dans ce totémisme, nous ne résistons pas au plaisir de vous résumer le « rêve australien ». (PDNC.206). Des êtres originaux ont surgi des profondeurs de la terre en des sites que les aborigènes savent localiser. Certains de ces êtres partent à l'aventure, il leur arrive plein d'histoires ; leurs itinéraires, leurs haltes sont également repérables, matérialisés - et « sanctifiés » - par des pierres, des bois ou autres. Puis ces êtres ont disparu mais après avoir laissé d'eux une descendance qui rassemble une partie des existants actuels : hommes, animaux et plantes. Vous imaginez la perturbation d'une collectivité aborigène quand le gouvernement australien ou une société privée quelconque projette d'installer un équipement sur l'un des sites sacrés.

Dans le totémisme, les humains et les non humains d'un groupe ont une même origine que symbolise un totem. Les animaux qui servent à identifier le groupe totémique forme un tout organique avec les humains expliquent des pros sur Internet. Avec les plantes et surtout les animaux « le totem est dit incarner de façon exemplaire les attributs particuliers de comportements, d'humeurs et d'apparences reconnus aux humains qu'il représente. » (PDNC. 221/222).

Ce qui fascine, trouble ou, c'est selon, plonge dans une réflexion sans fin est la place de l'individu dans ces aventures. L'individualité des existants devient incertaine ; animaux et plantes ne sont pas des personnes, les humains eux-mêmes ne sont que des personnifications d'une réalité qui les détermine au physique comme au moral (PDNC.402).

4° l'analogisme.

Avec le naturalisme décrit par Descola et dans lequel nous baignons ainsi qu'avec l'animisme, nous saisissons assez bien ce dont il s'agit. Avec le totémisme et maintenant l'analogisme, ça se corse et tout le premier, j'ai du mal à me suivre. Le chapitre sur l'analogisme dans PDNC s'intitule : « les vertiges de l'analogie », c'est tout dire.

D'abord, dans l'analogisme, tout est différent, physicalités et intériorités. Définition académique (PDNC.280) : « *j'entends par là (l'analogisme) un mode d'identification qui fractionne l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences, de formes et de substances.* ». Un complément un peu plus loin dans PDNC qui nuance : « *il faut plutôt y voir une manière approchée de qualifier ce foisonnement de singularités plus ou moins accordées.* » (PDNC.288). En plus simple : cela « *consiste à penser que chaque humain et chaque non humain est différent de tous les autres mais qu'il est capable d'entretenir avec d'autres des rapports d'analogie (plus grand ou plus petit, plus chaud ou plus froid, etc.)* » (DNDC.51/52).

Il se rencontre de l'analogisme en Chine, au Mexique ; il s'en est rencontré dans la France de la Renaissance soit quinze ancêtres avant nous. Il en a existé ou existe encore en Afrique, en voici une conception : « *Chaque vivant se présente donc comme un assemblage particulier d'éléments matériels et immatériels très divers lui conférant une identité originale, les humains étant le produit d'une combinaison plus complexe que celle des autres entités du monde...* ». Nous sommes « un feuilletage » de composants élémentaires. (PDNC.309). Pour un Dogon, le fait que tout soit mobile « fait de lui un être chaque jour différent de ce qu'il était la veille. » (PDNC.311).

Encore quelques développements écrits par des critiques et qui peut-être vous aideront à saisir de l'essentiel. A priori, tout peut être relié à tout à partir des ressemblances les plus variées dit l'un. Avec la vision de l'analogisme, dit un autre, le monde est un chaos parce que tous ses éléments diffèrent toujours entre eux sur un point ou un autre. C'est réellement le vertige. Comment s'y prendre pour qu'un cerveau curieux d'analogisme ne chauffe pas trop ? Réponse : on établit, dans ce désordre apparent, des réseaux de correspondances, on fait des connexions, des parallèles, des analogies.

Que faire de ces quatre cases ?

Sans doute, faut-il laisser décanter le Descola avant de pouvoir le diriger clairement en faveur de la protection de la nature, ici et maintenant. En tous cas, les glossateurs convergent sur un point. Face au monde, il n'existe pas une seule manière de faire et de penser. Notre « naturalisme » n'est que l'une des existantes. Entre ces dernières, en suivant les déductions de l'auteur, difficile de trouver des hiérarchies indiscutables qui justifieraient un impérialisme, place, en fait, à des différences, des alternatives. Il est loin d'être certain que notre « naturalisme » soit le mieux adapté aux exigences de la réalité d'aujourd'hui, nous pensons volontiers que c'est l'inverse qui est vrai.

Les cases ne sont pas des cellules de prison, ne sont pas figées. Bien sûr, « *il est exclu pour un sujet moderne de devenir pleinement animique ou totémique – l'expérience ethnographique l'atteste.* » (PDNC.418). Mais d'un autre côté, les groupes ne s'excluent pas. « *Les principes qui régissent ces schèmes (autre nom pour nos »cases «) étant universels par hypothèse, ils ne sauraient être exclusifs les uns des autres et l'on peut supposer qu'ils coexistent en puissance chez tous les humains.* » (PDNC.322). Des cohabitations raisonnées, à motivations diverses, sont possibles. Ainsi, celles de « *racés ontologiques* » qui « *pour se percevoir comme tout à fait différentes par leur essence, leur substance et les lieux auxquels elles sont attachées, n'en adhèrent pas moins à des valeurs et à des normes qui les rendent complémentaires,* » (PDNC.408). Et un jour, si les circonstances le favorisaient ou l'exigeaient, pourquoi l'animisme ne reprendrait-il pas du poil de la bête ?

Descola imagine un « universalisme relatif » qui arrangerait bien les choses. Voici sa définition. Peut-être, comme pour moi, vous faudra t-il vous y reprendre à deux fois pour bien l'assimiler. En outre, je n'ai su où couper le paragraphe concerné pour ne pas faire trop long et vous livre donc ce qui m'a paru le plus bénéfique (PDNC.418/419). « *L'universalisme relatif ne part pas de la nature et des cultures, des substances et des esprits, des discriminations entre qualités premières et qualités secondes, mais des relations de continuité et de discontinuité, d'identité et de différence, de ressemblance et de dissimilitude que les humains établissent partout entre les existants au moyen des outils hérités de leur phylogenèse : un corps, une intentionnalité, une aptitude à percevoir des écarts distinctifs, la capacité de nouer avec un autrui quelconque des rapports d'attachement ou d'antagonisme, de domination ou de dépendance, d'échange ou d'appropriation, de subjectivisation ou d'objectivisation.* » Il s'agirait, résume t-on, d'un universalisme aux règles duquel chacun pourrait souscrire sans faire violence aux valeurs dans lesquelles il a été élevé.

Un de mes amis me dit que tout cela se résume à posséder un esprit ouvert et pragmatique, je me demande s'il ne dit pas cela pour éviter de plonger dans des styles et des pensées trop subtiles pour lui.

Au final, l'évidence, l'objectif est la cohabitation paisible entre humains et non humains. Anthropologues et vous comme moi, avons « *à comprendre pourquoi tant de gens rangent dans l'humanité bien des êtres que nous appelons naturels mais aussi pourquoi et comment il nous a paru nécessaire, à nous d'exclure ces entités de notre destinée commune [...] Notre singularité par rapport au reste des existants est relative tout comme est relative aussi la conscience que les hommes s'en font.* » (« Leçon inaugurale » Collège de France, 2001). Est-ce si terrible que cela que de « *nouer avec les non humains une réciprocité véritable* » ? (PDNC542).

Que faire selon Descola ? Intellectuellement parlant s'entend car ce n'est pas le genre de sa maison que de pousser à la manif. Comment adoucir, améliorer notre « naturalisme » ?

Au départ, pas de nostalgie pour un « vivre ensemble » de tribus jugées sereines qui n'apporterait aucune réponse à nos ennuis. Mais – belle phrase qui clôt l'ouvrage - pas non plus de passivité qui abandonnerait « *au cosmos une nature devenue orpheline de ses rapporteurs parce qu'ils n'auraient pas su lui concéder de véritables moyens d'expression* » (PDNC552) ? Evoluer avec la technique ? « *Ce n'est pas le progrès technique en soi qui transforme les rapports que les humains entretiennent entre eux et avec le monde, ce sont plutôt les modifications parfois ténues de ces rapports qui rendent possible un type d'action jugé auparavant irréalisable sur ou avec une certaine catégorie d'existants.* » (PDNC525). Ténues ? Donc ne pas s'attendre à des évolutions fulgurantes. « *Or, si l'on tente d'échapper à la myopie de l'instantané [...] force est de constater que les grands cadres de schématisation de l'expérience humaine changent fort peu.* » (PDNC528). Autrement dit, on ne change pas comme ça, d'un claquement de doigts, les contraintes de la réalité. « *On peut détruire de mille manières, on ne reconstruit jamais qu'avec les matériaux disponibles et en suivant le nombre limité de plans qui respectent les contraintes architectoniques propres à n'importe quel édifice.* » (PDNC531). Mais courage les amis ! Tout espoir n'est pas vain. « Les conditions sont toujours réunies pour que les choses ne demeurent pas en l'état mais par une accumulation de mutations minuscules (pour) qu'elles se transforment à un rythme réputé plus ou moins rapide selon l'étalon retenu pour mesurer le changement. » (PDNC527/528). Parfois tout semble immobile mais c'est simplement parce que l'on freine. Enfin des événements peuvent rendre l'humain plus réceptif à des hardiesses autrefois considérées avec suspicion (PDNC530).

De quoi s'affliger si l'on en reste là. Soit ! L'évolution des esprits ne peut qu'être lente. Oui mais camarade Descola, il y a urgence tant la dégradation empire à toute vitesse.

Dans quelques revues ou articles, Descola a discuté de protection de la nature. Très pondéré par rapport à l'indignation véhémement de Lévi-Strauss mais, apparemment concerné et, après tout, à chacun son doigté. Relevons quelques réflexions extraites de deux revues.

- Article « A qui appartient la nature ? » (Janvier 2008 sur le site « La vie des idées). La question du titre complétée par cette deuxième dans le texte, « Pour qui doit-on protéger la nature ? », donne le ton. Descola observe que les arguments utilitaires – protéger ceci parce que ça peut rapporter emplois ou médicaments ou profits - passent mieux que les autres. D'accord mais ne nous proposez pas quand même de jeter à l'incinérateur les arguments de fond liés à la valeur en soi de la nature. L'auteur voit en certains lieux, certains groupes primitifs comme pouvant être

les véritables « gardiens de la nature ». On doit le croire il sait ce qu'il dit. Il souhaite et s'étend sur ce souhait : dresser un inventaire des relations entre humains comme entre ceux-ci et les non humains puis s'accorder pour bannir celles qui suscitent ou susciteraient un opprobre général. Qu'il nous pardonne de relativiser cette honnête proposition. Ces inventaires existent déjà partout, dans les textes comme dans les têtes, mais on se garde bien de secouer la poussière qui s'y accumule tant ils gênent par certains côtés.

- Entretiens dans la revue « Philosophie Magazine » d'Octobre 2007. Le moment est venu déclare Descola de remplacer l'expression cartésienne selon laquelle l'homme est à la fois « maître et possesseur de la nature » par « l'homme est à la fois maître et protecteur de la nature » Cela traduirait en effet une sympathique évolution de notre culture. Enfin, il réitère, il est des idées qu'il faut marteler sans craindre de radoter « *Le défi du nouveau millénaire est d'inventer des formes de relations entre humains et non humains qui aboutissent à une cohabitation moins injuste et dangereuse.* » Puisse t-il être entendu !

Que faire avec Descola, hors cercles restreints de curieux d'anthropologie.

La notoriété de cette personnalité – pour l'heure – est mince comparée à celle de Lévi-Strauss, l'impact de ses messages en sera donc moindre. Penseurs et acteurs écolos se cassent le nez sur cette contradiction exaspérante : évolution des esprits au rythme de l'escargot tandis que les éclairs et les grondements de tonnerre annoncent l'orage tout proche. Par rapport à l'adage « mieux vaut tard que jamais », Descola fait ce qu'il peut pour éviter le jamais. Enfin, concrètement, son ouvrage avec ses constats et ses réflexions, à l'occasion, nourrira l'argumentation de protecteurs actifs de la nature.

PACHAMANA.

Non ce n'est pas un ou une anthropologue mais une déesse mère de la Terre. Elle assure la fertilité des hommes et des sols. Elle fait fantasmer des pays d'Amérique latine. Selon une courte fiche Wikipédia, elle ne naît pas de mythes de ces peuples qu'a étudiés Lévi-Strauss ou d'autres mais de cultures de l'empire inca (ou pré inca). Avec et après leurs conquêtes, les espagnols ont imposé le christianisme. Conséquence : Pachamana et la Vierge Marie se sont livrées à des luttes d'influence et de concurrence pour garder ou conquérir les coeurs. Pachamana bénéficierait toujours de cultes rituels en Bolivie et en Argentine.

Une Pachamana rajeunie vient soudain d'apparaître sur la scène sud-américaine, acquérant une indiscutable notoriété. En témoigne le fait que là-bas son nom est repris partout : restaurants, hôtels, « tour-opérateurs », groupes de chanteurs si ce n'est boîtes de conserves. En ces pages, nous n'ignorons pas le poids sociopolitique plus ou moins ambigu de la déesse. Celui-ci se décrit de manières diverses et parfois extrêmes : influence de l'Occident qui n'ayant plus de dieux protecteur chez lui en veut ailleurs, bonbon pour dissimuler l'arrivée de poisons vendus par Monsanto, servante d'une bourgeoisie d'origine indienne ou créole qui

veut le pouvoir, la liste n'est pas close. Voici la Pachamana qui a nos faveurs. Dans une ambiance d'exploitation indigne de la nature et des hommes, des gens rêvent de sociétés où il ferait bon vivre. Leurs racines véhiculent encore une sève de respect de la nature ; ils rêvent donc d'un « buen vivir » en harmonie avec tous ses êtres vivants. Pachamana est leur emblème. C'aurait pu être un sage ou un chanteur « engagé » mais on avait une déesse sous la main, autant en profiter.

Au point de vue politique, des déclarations surprenantes pour des européens ont fait dresser les oreilles. Il faut dire que la répartition du pouvoir en ces pays a été sérieusement bouleversée : des gouvernements progressistes sont aux manettes, des présidents de la République sont d'origine indigène. Ainsi, dans ce contexte, le Président de l'Equateur a-t-il fait inscrire les droits de « Mère Nature » dans la constitution de son pays tandis qu'Evo Moralès, président de la Bolivie s'écrie « Pachamana ou la mort ! » En Octobre 2007, ce dernier assure qu'il faut s'appuyer sur les savoirs et les pratiques ancestrales des peuples indigènes.

C'est ce même Evo Moralès qui en 2010 a initié l'équivalent d'un vaste Grenelle de l'environnement et de la nature. Une rencontre regroupant diverses populations et états d'Amérique latine a eu lieu à Cochabamba (Bolivie). Dénomination de ce rassemblement : « Conférence mondiale des peuples sur le changement climatique et les droits de la Terre Mère ». La déclaration officielle qui en sort, dite aussi « Accord des peuples » condamne un système capitaliste basé sur le profit destructeur d'hommes, de forêt et de rivières. Elle exige un « Tribunal international pour la justice climatique et environnementale », un tribunal pour juger les autorités des pays développés qui ne font rien pour pallier le risque climatique ou, pire, qui l'aggravent.

Détaillons ce que le symbole Pachamana, d'après cette déclaration, signifie pour ses partisans :

a - des principes.

- harmonie et équilibre entre tous (toutes) et tout.
- complémentarité, solidarité et égalité
- bien-être collectif et satisfaction des besoins fondamentaux de tous (toutes) en harmonie avec la Terre-Mère.
- respect des Droits de la Terre-Mère et des Droits de l'Homme
- reconnaissance de l'être humain pour ce qu'il est et non pour ce qu'il possède
- élimination de toute forme de colonialisme, d'impérialisme et d'interventionnisme
- paix entre les peuples et avec la Terre-Mère

Ca sonne vœux pieux mais toute générosité utopique doit emprunter cette voie avant de s'incarner dans de l'efficace.

b - des droits pour la « Terre mère », une dizaine :

- droit de vivre et d'exister ;
- droit d'être respectée ;
- droit de poursuivre ses cycles et processus vitaux libre de toute dégradation humaine ;
- droit de conserver son identité et son intégrité comme êtres différenciés, autorégulés et interdépendants ;
- droit à l'eau comme source de vie ;
- droit à l'air libre ;
- droit à une bonne santé ;

- droit d'être libérée de la contamination et de la pollution, des déchets toxiques et radioactifs ;
- droit de ne pas être modifiée génétiquement dans sa structure, menaçant son intégrité ou son système vital et sa santé ;
- droit à une réparation pleine et prompte pour les violations des droits reconnus dans cette Déclaration et causée par les activités humaines.

Arrêtons-nous, pour le plaisir, dans le texte de la Déclaration, sur ce paragraphe où l'on s'inquiète pour la forêt. « La définition des forêts utilisée lors des négociations de la Convention des Nations Unies sur le changement climatique qui inclut les plantations est inacceptable. Les plantations en monoculture ne sont pas des forêts. Nous demandons donc que, lors de négociations, une définition qui reconnaisse les forêts vierges, les jungles et les différents écosystèmes soit adoptée. ».

Evidemment, à un moment ou à un autre, il faut prendre en compte la rude réalité des sociétés avec les inévitables compromis qui s'imposent. Et les sourires se figent. Les nouvelles autorités ont, comme on dit, le cul entre deux chaises. D'un côté, créditons-les d'un désir, plus ou moins affirmé, de protéger la nature. D'un autre côté, elles veulent moderniser, se développer. Le « Pachamana ou la mort ! » d'un Président avait été précédé, de la part de son vice-Président, d'un « L'industrie ou la mort ! » Une cyber-pétition a été mise en ligne début 2013 pour aider un peuple – les Kichwa de l'Equateur. Le Président de leur pays, celui-là même qui a inclus les droits de la Terre-Mère dans sa constitution, négocie avec de grandes compagnies pétrolières internationales, l'ouverture à l'exploitation de 4 millions de forêt amazonienne, là où vivent les Kichwa. Qui dira, qui sait où passe la limite entre respect de la nature dans les aménagements et développement qui met à sac la nature et l'avenir ?

En attendant, qu'elle est douce cette petite brise pour le vivant. Que des mots, que des symboles dont on peut jouer comme avec des pantins, rétorquez-vous. C'est vrai, mais espérons que ce soit assez fort pour faire évoluer dans le bon sens les mentalités. Ouvrons l'œil sur ces terres lointaines pour déceler des indices de recherches, comme le souhaite Descola, d'une cohabitation moins injuste, moins dangereuse entre humains et non humains. Lisons la lettre envoyée par l'écrivain Eduardo Galéano aux organisateurs de l'Assemblée de Cochabamba : «... *les droits de l'homme et les droits de la nature sont les deux noms d'une même dignité.* » Écoutons la guatémaltèque Rigoberta Menchu, prix Nobel de la Paix 1992, à la Tribune du 4^e Forum des Amériques à Asunción (Paraguay) en Août 2010, elle regrette la rupture de liens avec la Terre-Mère, elle craint de « *voir la terre entrer en déséquilibre.* »

Indigènes d'Amérique du Sud, priez donc votre Pachamana d'ouvrir des agences en nos pays occidentaux et aussi dans ceux dont la valeur dominante est ou devient le profit.

2 - A travers temps et lieux. (avec Jared Diamond)

Arpentons maintenant la planète entière, celle des « primitifs » comme celle des « développés », celle de maintenant et celle d'hier. Quoi ! Le passé ! Que peut apprendre le passé au présent, demandez-vous ? Donald Worster, historien de l'écologie répond : « ...*quoi que nous choisissons d'apprendre ou de mettre de côté, le passé est notre unique enseignant.* » (« Ecologie et politique 40, 2010). Ou encore, cette observation de Jared Diamond : « *Le passé est pour nous une riche banque de données dans laquelle nous pouvons puiser pour nous instruire, si nous voulons continuer à aller de l'avant.* » (« Effondrement » ci-dessous, p15).

Passons le micro à ce Jared Diamond (JD), il sera notre mentor dans ce sous-chapitre. Américain né en 1937. Professeur en différentes disciplines tout le long de sa carrière, de la physiologie (médecine) à la géographie. Respecté aussi comme biologiste, naturaliste – spécialiste des oiseaux en particulier. A n'en juger que par ses écrits, la valeur en soi de la nature n'est pas un problème qui l'empêche de dormir. Son souci est le maintien utilitaire de biodiversité afin que l'on puisse continuer à en vivre. C'est un gestionnaire de l'environnement. Exemple de contribution en ce sens. En 1980, « l'Union internationale pour la Conservation de la nature » (UICN), structure sérieuse s'il en est, a produit un document plein de bilans, de recommandations, d'objectifs, intitulé : « Stratégie mondiale de la conservation », une référence pendant beaucoup d'années. J.D. y apparaît sous forme de tableaux qui exploitent une de ses études sur les îles « The Island Dilemma » Un espace riche en flore et en faune que l'on a des raisons de vouloir préserver, est comme une île au sein d'un environnement plus ou moins pollué, banalisé. A partir de ce modèle, JD propose une série de formes ou de principes géométriques pour délimiter au moins pire des terrains à réellement protéger. Cela va de lapalissades dédaignées à tort : mieux vaut protéger de grandes surfaces que des petites, à du plus élaboré : mieux vaut pour une surface d'une valeur donnée un seul terrain que deux. Ou encore si l'on est conduit à ne pouvoir intervenir que sur de petits terrains isolés les uns des autres, atténuer les inconvénients en les reliant par un corridor afin qu'entre eux la circulation génétique soit possible.

A un moment de sa vie JD a eu envie de faire profiter le grand public de ses réflexions et propositions. A compter du début des années 1990, il s'est lancé dans la publication d'une série d'ouvrages dont la liste continue toujours à s'allonger. Le vulgarisateur est talentueux, ses productions sont très lisibles, agréables par leur humour et répondent à beaucoup de questions sur le devenir de la planète.

Liste de ces ouvrages avec le titre en français et, entre parenthèses, l'année de parution aux USA :

- « Le troisième chimpanzé » (1992)
- « Pourquoi l'amour est un plaisir » (1997)
- « De l'inégalité parmi les sociétés » (1999)
- « Effondrement » (2005)
- « The World Until Yesterday » (2012). Non encore traduit.

Dans les deux premiers livres, JD décrit, avec un œil écologique, le héros de la série : l'homme. Nous nous attarderons sur les deux suivants. Par rapport à notre visée, place de la nature chez l'homme, le premier, « Inégalité », documente

sur la place de fait que tient la nature dans le fonctionnement des sociétés. Le second, « Effondrement » avertit sur ce qui se passe quand on ne laisse plus ou pas assez de place à la nature.

« De l'inégalité parmi les sociétés » (IPS)

En traduction française, le titre de l'ouvrage est général ; dans sa langue d'origine, il est concret : « Fusils, microbes (ou germes) et acier » (« Guns, Germ and Steel ») Qu'importe cet écart, le film est le même. Tout part de Yali, un responsable politique de la Nouvelle-Guinée qui pose cette question à JD : comment se fait-il que les Blancs sont tout et les Noirs rien ? JD n'accorde pas de valeur en soi au « développement » mais il va essayer de répondre à son ami par un survol vertigineux dans l'espace et dans le temps. Vis-à-vis de ce dernier l'enquête démarre 13.000 ans avant notre ère, époque où en de nombreux lieux l'agriculture apparaît. En ouverture, il balaie les hypothèses biologiques ou culturelles du genre : ont réussi les doués, ont échoué les sous-doués. Il avance une série d'arguments précis qui contrent cette affirmation courante mais c'est en fait tout l'ouvrage qui réfute ce racisme.

Tout s'est joué par hasard ; des potentialités fortes de développement se sont révélées à tel coin de la planète tandis que d'autres coins n'ont disposé d'aucun atout. JD qui aime chiffrer et numéroter repère cinq « bons » coins (à ce jour). Restreignons nous à celui qui nous conditionne, nous européens : le « Croissant fertile » au Proche-Orient. A l'origine des essors où qu'ils soient, la production alimentaire est primordiale, elle a fait passer le chasseur-cueilleur souvent nomade et en petits groupes, au statut d'agriculteur. Pour que cette production naisse il a fallu bien des convergences. Enumérons-en quelques unes. Présence de plantes aptes à être domestiquées - croissance, rendement, résistances, mangeables (pas dures comme du bois), nourrissantes. Conditions climatiques favorables, diversité de biotopes pour diversité de plantes. Et pour la viande ? Présence d'animaux convenant à l'élevage car n'est pas domesticable, n'est pas mangeable la première bête venue. Intérêt des herbivores et non des carnivores qu'il faudrait nourrir avec de la viande, croissance de l'animal cohérente avec celle de la nourriture de l'animal et en volume correspondant, reproduction possible en captivité, pas de « mauvais penchants » de l'animal ni de nervosité difficile à maîtriser, pas de structure sociale rigide : hiérarchie de dominance, sans territoire bien défini, etc.

L'accroissement de cette production a débouché (sur) ou provoqué divers phénomènes ; Notez la prudence de JD. Il répète à l'envie que des situations - production alimentaire par exemple -, en rendent d'autres possibles mais pas nécessairement inéluctables. Cela dit, davantage d'aliments pour l'homme a favorisé davantage de populations, l'inverse pouvant être vrai. Encore davantage d'aliments et certaines catégories de populations ne mettant pas la main à la pâte – la pâte étant l'élevage ou la culture -, peuvent émerger : rois et chefs, prêtres, militaires, experts. Pour que ça marche, pour que ça s'amplifie : techniques ou technologies sont soutenues, encouragées. L'écriture - merveille de la civilisation n'est ce pas ? - a eu pour fonction essentielle de comptabiliser et de domestiquer les peuples ; Lévi-Strauss déjà l'explique dans « Tristes tropiques ».

Comment ont bien pu s'étendre jusqu'à l'Europe les connaissances et expériences du Proche Orient, alors chanceux ? Grâce à une autre bonne fortune que l'on qualifiera de géométrique. L'Eurasie est une grande plaque semi

rectangulaire, allongée, dont la plus grande dimension est dirigée est-ouest. Orientation providentielle. Ce sont des territoires de même latitude qui sont en jeu ; ils ont des climats analogues (en y incluant des variations liées à l'altitude ou aux sols) avec tout ce qui s'en déduit en flores ou faunes consommables. Pas de barrages géographique infranchissables, non plus. Les continents Afrique et Amérique n'ont pas hérité de cette bénédiction du hasard et les productions et développements de centres individuellement favorisés, sont restés isolés. C'est qu'ils sont, pour leur plus grande dimension, orientés sud- nord ; les climats diffèrent beaucoup selon les latitudes ; les reliefs et autres contraintes géographiques furent hostiles à toute extension des supports de « développement ».

Lorsque l'euro péen s'en est allé agresser l'Indien, il avait en énorme supériorité, plusieurs atouts nés du Croissant fertile dont l'acier des fusils, acier mis au point par les experts que la production alimentaire a rémunérés. Plus exterminateur, les envahisseurs dissimulaient dans leurs corps des germes pathogènes. Ceux-ci, alors comme aujourd'hui, avec la grippe aviaire, sont les enfants de l'élevage du néolithique devenu intensif de nos jours. Nous d'Europe nous somme plus ou moins accoutumés à ces bactéries ou virus, l'indien à cet égard était vierge, ce lui fut fatal.

Les lignes ci-dessus ne sont qu'un faible aperçu des développements de JD, l'ouvrage compte en effet près de 700 pages. Mais au total, la leçon est simple. Le « développement » résulte essentiellement de conditions environnementales favorables. En notre époque où l'homme croit être Dieu en dépit de coups de semonce de plus en plus nombreux, il est intéressant de remettre les pendules à l'heure. N'est-il pas exagéré cependant de donner le premier rôle à la géographie ? Non ! Nous savons au fond de nous, sans qu'il faille des pages et des pages de livres ou des tonnes de Gigaoctets, que la nature est déterminante. Mais voilà, pour l'accepter, nous avons besoin d'auteurs sachant l'écrire et l'illustrer.

« **Effondrement** » (« EFF » ci-après, pagination Gallimard, 2006)

JD, le premier, présente cet ouvrage comme le pendant du précédent, l'un raconte l'ascension, l'autre la chute. Dans l'un comme dans l'autre, l'environnement est fondamental.

Que met JD derrière le terme « effondrement » ?

« *Par effondrement, j'entends une réduction drastique de la population humaine et/ou de la complexité politique/économique/sociale, sur une zone étendue et une durée importante. Le phénomène d'effondrement est donc une forme extrême de plusieurs types de déclin moindres* » (EFF15). Ensuite, le professeur liste les « processus par lesquels les sociétés anciennes ont causé leur propre perte en endommageant leur environnement » Il y en a huit à importance variable selon les cas : « *la déforestation et la restructuration de l'habitat, les problèmes liés au sol (érosion, salinisation, perte de fertilité) ; la gestion de l'eau ; la chasse excessive ; la pêche excessive ; les conséquences de l'intrusion d'espèces allogènes parmi les espèces autochtones ; la croissance démographique et l'augmentation de l'impact humain par habitant* » (EFF16/17). Il s'en rajoute quatre liés aux sociétés actuelles : « *les changements climatiques causés par l'homme ; l'émission de produits chimiques toxiques dans l'environnement ; les pénuries d'énergie et l'utilisation*

humaine maximale de la capacité photosynthétique de la terre » (EFF18). Comme moi au début, vous vous demandez : qu'est ce donc que cette sur-utilisation de la photosynthèse ? Explication page 548. Pour qui ne s'est jamais posé la question, la quantité de lumière disponible est infinie et donc la capacité de la terre de faire pousser des cultures et des plantes sauvages l'est aussi. Erreur ! Des photons n'atteignent plus le sol : béton, bitume, pollutions, etc. s'interposent. « *Autrement dit, la plus grande partie de l'énergie fixée à partir de la lumière solaire sera utilisée à des fins humaines aux dépens de la croissance de communautés végétales naturelles comme les forêts naturelles.* »

Pour analyser les cas concrets qu'il traite, JD définit une grille d'analyse « *constituée de cinq facteurs potentiellement à l'œuvre que je prends désormais en compte lorsque j'entends comprendre tout effondrement environnemental éventuel. Quatre facteurs – dommages environnementaux, changement climatique, voisins hostiles et partenaires commerciaux amicaux – peuvent se révéler significatifs ou pas pour une société donnée. Le cinquième facteur – les réponses apportées par une société à ses problèmes environnementaux – est toujours significatif.* » (EFF23).

Et maintenant, en voiture pour un voyage tout aussi vertigineux que le précédent de « L'inégalité ». Epoque ancienne mais aussi contemporaines. Des effondrements mais aussi des collectivités qui ont tenu bon et renversé la vapeur.

A tort ou à raison, l'île de Pâques est si emblématique, si envoûtante avec ses statues tournant le dos à la mer que nous nous y arrêtons particulièrement. « *On se prend à imaginer ce que peut être l'état d'esprit du Pascuan qui abattit le dernier palmier au moment où il l'abattait.* » (EFF132). Ce pascuan bûcheron, payé pour abattre voulait simplement garder sa fonction. Ou bien des chefs lui ont dit : je sais que des craintes courent sur les collines, mais pas de soucis, nos sorciers vont mettre au point un substitut de bois qui chauffera ou se travaillera mieux que le vrai bois. Ou encore : les mêmes chefs ont ainsi réagi : si ça se trouve, il reste de l'autre côté de l'île où nous n'allons jamais, plein d'arbres. JD sait que l'histoire du dernier arbre est une fiction mais les fictions aident à la réflexion. En tous cas, le déboisement fut un malheur : plus de combustible, de l'érosion, plus d'oiseaux en forêt comme gibier terrestre, plus de bois pour construire des canoës et donc plus de pêche. A noter que l'infortune ne s'est pas arrêtée avec l'effondrement des sociétés pascuanes. Au cours du 19^e siècle, les insulaires ont été déportés, exploités pour travailler dans des gisements d'engrais et autres produits, quasi exterminés.

Le dernier X est un phénomène en voie d'expansion rapide : dernier cours d'eau qui fut sain jusqu'à tel récent déversement de poisons, dernier courlis cendré après tel tir de chasse. Toute la terre se transforme en île de Pâques.

Quelques phrases sur quelques autres sociétés :

- les vikings qui s'installèrent d'abord avec succès au Groenland. Ils en disparurent parce qu'ils ne voulurent pas s'adapter à l'environnement de cette contrée contrairement aux Inuits s'y installant à la même époque. Ils se ruinèrent en voulant conserver leurs traditions norvégiennes d'origine : consommation, religion, ostentation ;

- les mayas dont l'exemple montre que les sociétés les plus avancées, les plus créatrices peuvent aussi s'effondrer ;

- l'Australie d'aujourd'hui qui « *illustre sous une forme extrême la course en accélération potentielle dans laquelle le monde se trouve désormais engagé.* » (EFF474) ;

- la Chine, comme le Japon, qui « *préserve ses propres forêts mais exportera la déforestation dans les autres pays dont plusieurs (la Malaisie, la Papouasie, la Nouvelle-Guinée et l'Australie) connaissent déjà une déforestation catastrophique ou en sont tout près.* » (EFF428) ;

- côté maîtrise de la situation, le Japon des shoguns a su stopper la déforestation et les impacts consécutifs : actions sur le sol, érosion, eau, etc. Les autorités d'alors ont su non seulement prendre les décisions qui s'imposaient mais aussi vérifier leur application. Ce dernier point semble totalement étranger à la culture française. Par exemple, chez nous, les autorités pondent énormément de textes pour lutter contre la pollution agricole par les nitrates, mais nul ne s'avise jamais de les faire appliquer et, à plus forte raison, de vouloir qu'ils le soient.

Quelques remarques éparses de JD :

- On ne peut retirer de tous les cas étudiés, des applications immédiates, précises, pour notre époque (EFF19). En revanche, tous incitent à se poser des questions basiques.

- Le destin d'une société est entre ses mains, dépend de ses choix (EFF405).

- Aphorisme de JD : les civilisations meurent de suicide pas d'assassinat.

Pourquoi ces effondrements ?

Essentiellement pour des raisons d'environnement. Parmi les facteurs écologiques décisifs : l'eau douce, la diversité des animaux et des plantes, la population et, aujourd'hui, le réchauffement climatique.

Pourquoi tant d'échecs à conjurer le sort ?

Pourquoi cet acharnement à prendre les mauvaises décisions, les destructrices et à éviter à tous prix les bonnes ? JD avance les raisons suivantes :

1- échec à anticiper le problème avant qu'il ne se pose clairement. Pas d'expériences du passé ou s'il y en a eu d'antérieures, elles ont été oubliées.

2- le problème est clairement survenu mais on n'y porte pas attention. Ses origines ne sont pas perçues. Ainsi, on ne pense pas que telle pollution si elle se poursuit aura de graves effets. On s'est habitué à un certain niveau de telle pollution qui finit par apparaître comme « normale ». Si une pollution survient brièvement puis paraît s'endormir, elle est vite oubliée et ne soucie personne.

3- on a identifié le problème mais on échoue à tenter de le résoudre. Des conflits d'intérêts s'y opposent. Ils vont du désintérêt des individus pour ce qui menace toute leur société, d'habitudes que l'on ne veut pas changer, de l'action de groupes petits mais puissants qui font pencher la balance, l'impératif pour les entreprises qui ne sont pas des organisations caritatives, de gagner de l'argent si elles veulent survivre, élites - politiques, administratives, économiques - déconnectées. Beaucoup trop de réactions du genre : ce n'est pas la peine que j'arrête de polluer si les autres continuent. Pressions pour que des aides publiques, des subventions continuent à être versées à des exploitations aux pratiques néfastes. Souci pour le court terme, indifférence au moyen et long terme, etc.

4- On a l'intention de résoudre le problème. On ne sait comment faire ou si ce que l'on fait est approprié. Ou la solution arrive trop tard. Ou sera trop coûteuse par rapport aux moyens disponibles

JD termine son ouvrage en pourfendant diverses niaiseries. On pourrait se contenter de rire de ces dernières. Mais non ! Insidieusement, elles nuisent à l'avenir.

Exemples. « Equilibrer » économie et écologie. L'écologie est un luxe. La technologie règlera tout. Si on épuise une ressource, on en retrouvera une autre pour la remplacer. Il y aura toujours assez à manger et s'il n'en a plus assez, un jour, on saura trouver des techniques, des organisations (révolutions vertes ?) pour réalimenter les grandes surfaces. Ca va de mieux en mieux tous les jours, regardez la durée de vie. Pas de signe manifeste d'effondrement à l'horizon. On a souvent prédit le pire et ça ne s'est pas produit. La population se stabilisera toute seule ; le monde peut s'accommoder de la croissance démographique. Nous ne serons plus là quand le pire arrivera. Le passé n'a rien à nous apprendre.

Petit bilan de critiques adressées à JD.

- Critiques infantiles. Il paraîtrait que Bill Clinton puis plus tard Sarkozy ont dit du bien du livre « Effondrement » (livre de chevet pour Clinton). La critique se déploie ainsi : Sarko (ou Bill) sont des affreux. Or Bill (ou Sarko) aime JD. Donc JD est un affreux dans toutes ses œuvres.

- Critiques regrettables. Il va de soi que la démographie est un aspect très important dans les problèmes écologiques d'hier ou de demain. Que sur un territoire donné, il y ait 10.000 ou 100.000 habitants, ce n'est pas du tout pareil. Mais voilà, évoquer la surpopulation déclenche des volées de fatwas.

- Allergies aux synthèses. « De l'inégalité » et « Effondrement » sont des synthèses. Elles exploitent – et c'est un exploit !- tout ce qui est disponible dans diverses disciplines : économie, histoire, sociologie, biologie, géographie, etc. Parfait ! C'est de synthèse dont nous avons besoin pour fixer un cap. Ce faisant, JD marche sur les platebandes de spécialistes qui détestent cela et jettent les hauts cris à la moindre peccadille. Nous, grand public, sommes incapables de juger de la pertinence, de l'exactitude, du sens à donner aux critiques des dits spécialistes. Ajoutons tout de suite que ce sentiment d'incompétence relative ne doit pas empêcher de suivre les échanges entre connaisseurs et tenter de se faire une opinion. Mais comme l'écrit un sociologue, Max Weber dans son « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » sur lequel nous reviendrons dans quelques pages mais pour une autre discussion, l'important est d'abord que l'on ne découvre « rien d'essentiel qui soit faux », que les imperfections, inévitables dans des productions aussi vastes, n'égratignent que la peau et n'atteignent pas le cœur.

- du local au planétaire. JD le reconnaît : « *Pour la première fois de l'histoire nous courrons le risque d'un déclin mondial* » (EFF40). Ses deux ouvrages toutefois attirent l'attention sur des cas très circonscrits : tel lieu à telle époque. Il reste à élargir le champ - mais qui et comment ? - puisque finalement tout est désormais planétaire, tel problème à tel continent a et aura des impacts partout et tel problème à tel moment détériore le présent et détériorera aussi le futur.

Que faire de Jared Diamond ?

Une capacité extraordinaire à se faire entendre, comprendre - semble t-il - de tout un chacun, hommes de la rue mais aussi gouvernants, vulgarisateur clair ce qui nous change, boîte à idées, lanceur d'alerte, vous ne ferez jamais assez de pub pour JD.

3 - Religions.

Vous discutez de gens qui combattent la pollution d'un cours d'eau. Votre interlocuteur salue leur détermination. Vous aussi. Il regrette que certains de ces militants paraissent sacraliser l'eau et ses sources. Que diable, nous ne sommes plus au temps des fées ! Vous en convenez. Et puis, au détour d'une phrase, vous vous frottez les oreilles : votre anti-mythe s'avoue chrétien. Blanc mouton se moquait de mouton blanc.

La spiritualité est partout, nul ne lui échappe. Pour votre serviteur, elle est poésie qui aide à jouir de la nature. Elle est, en fait, montagne de contenus et d'apparences. Esprits, dieux ou Dieu, immortalités, omniprésences, superpuissances. Elle est sagesses, superstitions, religions, horoscopes Elle est messies, marabouts, astrologue salarié d'un ancien Président de la république. Elle est même Science ou Capitalisme. Je ne peux m'empêcher de faire un petit tour par le marxisme. Souvenez-vous si vous en avez l'âge. Ce fut un messianisme reprenant le flambeau des chrétiens des Catacombes, tourné vers des pauvres dits prolétaires. Il eut ses dieux : Marx, Lénine, hélas ! Staline. Il eut ses livres sacrés : le Capital et tutti quanti. Un clergé : les partis communistes aussi sanglants que celui de l'Inquisition. Aujourd'hui, de nouveaux venus au marxisme épiluchent les textes fondateurs. A les en croire, Marx fut le premier des écolos. N'exagérez pas trop s'il vous plaît !

Parmi l'immensité des manifestations de la spiritualité, concentrons-nous sur les religions, les grandes, celles dont le nombre d'adhérents est très élevé, celles qui influent puissamment sur la vie des sociétés. Elles sont plus faciles à appréhender, la documentation abonde : livres sacrés, fonctionnements administratifs, politiques, religieux des clergés ou équivalents, réflexions d'autorités, commentaires de spécialistes, etc. Larguons très au large pour ne pas trop nous compliquer la vie, les sous-religions, variantes qui bien que nourries par une même source se battent à mort. Il se pose ici une question sans réponses évidentes : jusqu'à quel point les adhérents comptabilisés de telle religion adhérent-ils, ignorent-ils si ce n'est réfutent-ils les fondements de leur croyance. Exemple. Posons que le « Aimez-vous les uns les autres » de l'Evangile est un principe fondamental des chrétiens. Imaginons que l'on veuille mesurer le christianisme par la mesure de cet amour. Supposons encore que pour trancher entre vrais et faux chrétiens, les enquêteurs prennent, comme repère à cocher, la part de temps libre et la part de revenus consacrées aux pauvres, avec comme seuil, par exemple 15%. Pas besoin de lire dans le marc de café pour prédire comme résultat des sondages une réduction drastique du nombre de chrétiens sur la planète.

Cadrons nous : notre petit circuit au travers des grandes religions n'a pour seul objectif que de connaître au moins mal la place que les religions accordent à la nature ? Dans quelques années, peut-être pourrions-nous évaluer les évolutions que la crise écologique aura provoquées dans les croyances.

Rangeons les religions en deux blocs :

1° - le monothéisme : l'univers est régi par une seule Autorité suprême. Une seule origine géographique, pour l'essentiel, le Proche-Orient qui a donné naissance au judaïsme, au christianisme et enfin à l'islam. Tous présents en France, donc directement sous nos regards.

2° - Les pensées extrême-orientales dont on ne sait si ce sont des religions ou des sagesses : hindouisme, bouddhisme, pensées de Lao Tseu et Confucius en Chine.

A – Monothéismes.

1 – le christianisme.

Lynn White junior : professeur et historien américain. Ce fils de révérend déchaîne la tempête en 1967 dans le Landernau écolo de son pays. Il publie un article corrosif qui continue d'ailleurs à en électriser plus d'un : « Les racines historiques de notre crise écologique. » Ce court texte ne peut se lire qu'incorporé ou annexé à un ouvrage (exemple « Le philosophe et ses animaux », J.Chambon 1996 ou encore « Crise écologique, crise des valeurs » sous dir. Bourg et Roch, Labor et Fides, 2010). Résumons-le.

La conquête de l'Europe occidentale au Moyen Age par le christianisme fut une catastrophe, nous en payons les conséquences sans savoir jusqu'à quand. Avant, il y eut le paganisme gréco-romain ; avant, la nature était protégée. « *Dans l'Antiquité, chaque arbre, chaque source, chaque filet d'eau, chaque colline avait son propre "genius loci", son génie protecteur. [...] Avant de couper un arbre, de percer une montagne ou de détourner un ruisseau, il était donc important d'apaiser le génie protecteur du lieu et de faire en sorte qu'il demeure apaisé.* » Avant, l'homme était partie de la nature. Après, le monde fut désenchanté. « *En détruisant l'animisme païen, le christianisme a permis, lui, d'exploiter la nature sans aucunement se soucier des sentiments des objets naturels.* » Après, ce fut comme si l'homme pouvait tout détruire avec entrain et sans limites. Ce qu'il a fait. « *Le christianisme, surtout sous sa forme occidentale est la religion la plus anthropocentrique que le monde ait jamais connue.* ». De manière générale, « *Ce que les gens font de leur milieu écologique dépend en effet de la façon dont ils perçoivent leur relation aux choses qui les entourent. L'écologie humaine est largement conditionnée par des croyances relatives à notre nature et à notre destinée – c'est-à-dire par la religion.* »

La Bible fut funeste. Rappelez-vous, Dieu dit, ayant béni et incité Noé, juste débarqué de son arche, à se reproduire sans complexes : « *Devant vous la crainte et l'effroi s'étendront à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre ; tous les poissons de la mer seront livrés entre vos mains.* » (Genèse 9.3). Pour Lynn White, la technoscience actuelle aux découvertes si dangereuses est l'héritière directe de la théologie chrétienne du Moyen Age. Mais finalement, Lynn ne jette pas la Bible aux orties ; il ne demande pas le retour d'exil de Bacchus et Vénus (dommage !), il prie pour un christianisme dont la figure de proue serait le révolutionnaire François d'Assise.

Lynn White a frappé fort mais peut-être sans nuances. Dans une société, pour un credo donné – dominer la nature – il ne faut pas faire porter le chapeau aux seuls chrétiens. Pour qu'il s'installe, il a fallu que ce soit en harmonie ou du moins non opposé aux autres composantes de la dite société : culturelles, politiques, sociales, etc. Et puis, reconnaissons-le. Si le paganisme antique eut des

reflets écolos, il n'en fut pas moins une religion officielle avec tout ce que ce fait implique en aliénations de l'homme.

Pour la défense écologique de la Bible, des exégètes pointent ce passage : « *L'éternel prit l'homme et le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.* » (Genèse 2.15). C'était juste avant l'expulsion du Paradis. A ce moment, Dieu aurait donc programmé pour l'homme un rôle d'intendant et non de tyran. Autrement dit, la Bible juxtaposerait deux « Genèse ». Selon l'époque, les situations, on choisirait celle qui convient. C'est un progrès, ce n'est pas l'idéal car même avec la meilleure, celle de l'intendance, la nature ne peut guère rêver mieux que d'être jardinée au bulldozer. Des acharnés du texte sacré mettent en exergue, dispersées dans la Bible, des phrases qui leur paraissent traduire des soucis environnementaux : interdits alimentaires par exemple. Les partisans de la cause animale applaudissent le prophète Esaï qui rêve d'un monde où les loups folâtreraient avec les agneaux (Esaï, 11,6-9) ce qui au, demeurant, n'est guère conforme avec ce que la zoologie enseigne. Mais au total, ces exhumations ne mènent pas très loin.

Les chrétiens se divisent aujourd'hui, pour les grosses unités, en catholiques et protestants. Se pourrait-il que l'une des deux soit moins destructrice de nature que l'autre ? Les **catholiques** présentent comme porte-drapeau de leur vertitude, le Saint François d'Assise de tout à l'heure. Né en 1226 et nommé patron des écologistes par le Vatican en 1979. Le personnage est attachant. Sa légende est belle. Il convertit un loup et prêche les oiseaux. Il serait l'auteur d'un « Cantique du frère Soleil » ou « des créatures » : « *Loué sois-tu mon Seigneur, avec toutes tes créatures.* » En son temps, une petite poignée de futurs bienheureux aurait partagé ses vues ; ainsi St Antoine de Padoue, celui qui fait retrouver les clés perdues. Est-ce à dire que si les chrétiens le voulaient, foi d'un côté et respect des êtres vivants et de la nature, de l'autre pourraient s'accorder ? Peut-être mais, au cours des siècles, les chrétiens ne l'ont pas voulu et l'on chuchote parfois que le plus grand miracle de St François serait d'avoir échappé aux bûchers de l'Inquisition. Et il est significatif que parmi la multitude de saints officiels listés dans les anciens calendriers des P.T.T., il ne se soit trouvé que François pour sauver l'honneur.

Et les **protestants** alors ?

Au chapitre 3, nous avons levé nos chapeaux devant deux éminentes personnalités de cette croyance : Albert Schweitzer et Théodore Monod. Est-ce bon signe ? Hum ! Nous avons rappelé aussi que deux hirondelles ne font pas le printemps. A-t-on des raisons de suspecter, dans le protestantisme, des conditionnements anti nature s'ajoutant à ceux énumérés ci-dessus. Appuyons-nous sur l'ouvrage « *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* » de Max Weber, sociologue allemand mort en 1920. (EPEC ci-après, pagination édition Pocket).

Attention ! Weber n'écrit pas que le capitalisme est né du protestantisme mais que les deux, au moins à leurs débuts ont flirté très amoureusement ensemble. Le capitalisme pour Weber est la recherche du profit. Donc, premier grief : le protestantisme s'est avéré plus que compatible avec une idéologie débouchant sur l'ultra libéralisme actuel et broyeur de nature.

Le protestantisme comporte divers mouvements parmi lesquels Weber nage avec une parfaite aisance. Il rappelle un contexte général : pour tout chrétien, l'au-delà est tout et la recherche du salut aussi. Il s'attarde sur le protestantisme ascétique, celui de Calvin, béquille efficace du capitalisme avec ses classes sociales. Déjà, le premier Maître, Luther donnait le ton. « *Pour Luther, ainsi que nous l'avons*

vu, l'insertion découlant de l'ordre historique objectif était devenue l'émanation directe de la volonté divine. Persévérer dans sa situation et dans les limites que Dieu lui avait assignées, était donc un devoir religieux pour l'individu » (EPEC193). Bien travailler dans son métier, persévérer, gagner de l'argent, obéir ou commander selon son rang, voilà qui plaisait à Dieu. Avec le calvinisme, la vie ne paraît pas très rose. Dieu qui par définition sait tout, sait avant même votre naissance, si vous serez élu ou damné, c'est la doctrine de la prédestination. Weber explique que celle-ci a incité le calviniste non à se suicider mais à travailler sans relâche, sans dépenser ce qu'il gagnait en frivolités, en somme à accumuler pour investir, l'ensemble étant accommodé à ce que l'on désignera par morale bourgeoise. L'enrichissement peut être le signe par lequel Dieu informe les PDG - pardon ! les prédestinés ! – que le Ciel leur a été de tous temps, réservé. Tout se passe ou s'est passé comme si le prédestiné était condamné à vivre, en ce bas monde, dans un tuyau, rampant d'une extrémité à l'autre, de la naissance à la mort. Il fait du profit au nom de Dieu, ignorant tout de l'extraordinaire tissu de la vie que ce tuyau traversait et endommageait.

2° - le judaïsme.

Même livre sacré que le christianisme, ce dernier complétant la Bible, la base, par le Nouveau Testament, les Evangiles. Donc, même « Genèse », même commandement divin de semer l'effroi parmi toutes les formes de vie autres que l'humaine. Même possibilité, il est vrai de privilégier pour l'homme une fonction d'intendant. Mais Bible ou compléments divers comme le Talmud seraient peu tendres pour la nature : pas de miracle à espérer à court terme. Pour cette religion aussi, on revisite les textes, des fouilleurs laissent entendre qu'elle pourrait entrouvrir une petite porte de service pour l'écologie. Espérons !

Digression ou peut-être pas. La philosophe E. de Fontenay écrit dans son ouvrage « Le silence des bêtes ». (SB ci-après, Fayard 1998) que pour les occidentaux, même pour ceux qui ne sont pas chrétiens, il y a eu du judaïsme au christianisme, et vis-à-vis des animaux, une coupure, « *une ligne de partage déterminant un avant et un après.* » (SB19). Ce jugement se fonde sur le changement des rites de sacrifice. Avant, dans les pratiques judaïques, des animaux étaient sacrifiés, les victimes n'appréciaient sûrement pas mais cela signifiait pourtant qu'on leur reconnaissait assez de dignité pour figurer dans un triangle Dieu (ou dieux)/ hommes/ bêtes. Survient l'agneau divin, Jésus. Plus besoin d'animaux « *ces vivants qui non seulement ne sont pas partenaires de l'histoire sainte mais ne constituent plus l'objet de quelque interdit que ce soit.* » (SB206).

3° - l'Islam.

On pouvait rêver. A ses débuts, le prophète Mahomet a sans doute converti des guerriers du désert. Comment, rêvant la nuit sous des cieux infinis saturés d'étoiles, ne pas s'interroger sur la place de la nature en soi, chez soi ? Lire le Coran pour se faire une idée de l'adéquation de l'Islam avec l'écologie dépasse nos possibilités. D'autant plus que le livre sacré est complété par la Sunna, consensus de docteurs de la foi, ou la position d'écoles théologiques. Oui vraiment c'est trop pour qui n'est pas de cette foi ou d'aucune foi. Alors allumons l'ordinateur et inscrivons sur le moteur de recherche « Islam et écologie » ou « nature ». Comme pour toutes les croyances, beaucoup de déclarations genre : MA religion pour la nature est pionnière ou d'avant-garde. Puis des recherches désespérées et touchantes du verset ou du hadith ad hoc. Les résultats ne sont pas à la hauteur de

l'espérance. Les articles en ligne proposent des listes aux contenus très divers, parcellaires : propreté de l'eau, sort des détritiques, plantations ou attentions dont doivent bénéficier les animaux domestiques. Pas de visions écologiques ou de protection de la nature d'ensemble cohérentes. Vert de l'Islam et vert de l'écologie rien à voir. Pour l'instant ?

B – Sagesses d'Extrême-Orient.

Tandis que la spiritualité venue du proche orient est ainsi qu'un rameau desséché qui espère une pluie incertaine, celle que nous envoie l'Extrême Orient est comme un arbre chargé de fleurs. Il y a quelques années, de quasi-charters ont transporté de jeunes occidentaux en Inde. Ces derniers face à des contextes désenchantés, face à des idéologies matérialistes, face à des monothéismes au mieux en impasse, ont regardé ailleurs. Il leur a semblé qu'aux pays du grand Est, des sagesses susceptibles de donner un sens à leur vie, les attendaient. Des nuages menacent l'avenir de ces sagesses. Là-bas comme n'importe où sur la planète, c'est la religion du développement, de la compétitivité, de la consommation qui triomphe et s'étend. Bouddha fera-t-il le poids devant Mac Do ? Les vaches sacrées de l'hindouisme échapperont-elles aux usines à viande de l'agrobusiness ?

Ils sont légion les penseurs écologistes contemporains ou plus anciens qui ont fait le voyage intellectuel ou réel vers ces contrées lointaines. Ils semblent s'y être enrichis, avoir trouvé des bases de réflexion et des outils de persuasion pour des personnes de nos cultures et de nos sols. Alors tentons l'approche. Répétons-le encore une fois. Ce que nous explorons est la part que les sagesses laissent à la nature et à tous les êtres vivants, le niveau de sympathie ou d'hostilité à leur égard.

Dans le principe, trois moyens pour fonder cette approche :

- la déclaration explicite figurant dans tel « produit » reconnu : textes, enseignements d'un maître, etc. La référence peut, doit être claire et sans bavures
- la supposition ou l'implicite. Telle prescription, recommandation, méditation sur l'univers, un être suprême, la vie, le moi etc. sont jugées cohérentes avec la protection de la nature. Là, c'est plus coton. Comment savoir si telle déduction d'un chercheur est plausible ou désir pris pour de la réalité.
- parfois l'on juge l'arbre à ses fruits. Telle doctrine est floue - d'accord !- mais les actes de ceux qui y croient sont très nettement pro nature. Exemple du « Mouvement Chipko cité plus loin.

Pas très évident n'est ce pas ? Et ce n'est pas fini. A simplement se contenter de survoler des ouvrages...survolant la spiritualité indienne, l'europpéen habitué à côtoyer des religions sèches et administratives recule effaré devant la masse de textes sacrés ou quasi sacrés. Ceux-ci sont de toutes origines : des dieux eux-mêmes disent les croyants, de sages, de maîtres appartenant à des mouvements ou sectes sans nombre.

Pour nous dépêtrer de cette situation sans devoir passer sa vie à approcher l'intimité d'une seule de ces sagesses, nous louons les services de deux guides :

- Albert Schweitzer - dont l'éthique de la vie nous a conquis avec « Les grands penseurs de l'Inde » (« GPI » ci-après, Payot 2004).
- John Baird Callicott, penseur américain - que nous retrouverons au chapitre 6 sur les éthiques environnementales – avec « Pensées de la terre » (« PT »

ci-après, édition Wildproject 2011). L'objectif de cet ouvrage est le nôtre : chercher dans les divers systèmes de pensées de ce monde ce qui est favorable à la nature, voir quelles ressources théoriques elles peuvent nous apporter.

Petite digression. Ce n'est pas parce que la proximité écologique de pensées ou de parties de pensées extrêmes orientales nous agrée que celles-ci sont parfaites dans leur ensemble. Elles sont l'œuvre d'hommes, et, à ce titre, elles ont leur part de démoniaque. Les castes de l'hindouisme ou le machisme assez généralisé ne leur font pas vraiment honneur.

Voici maintenant le menu : pensées de l'Inde suivies de pensées de Chine.

Pensées de l'Inde.

Schweitzer ouvre ainsi son livre : « *C'est pour la pensée européenne s'enrichir et se clarifier que de scruter et discuter la pensée indienne.* » (GPI.9). Lévi-Strauss met cette pensée au sommet d'un hypothétique classement des grandes tentatives religieuses pour maîtriser l'angoisse de la vie : « *Séparés par l'intervalle approximatif d'un demi millénaire, ils (les hommes) ont conçu successivement le bouddhisme, le christianisme et l'islam ; et il est frappant que chaque étage, loin de marquer un progrès sur la précédente, témoigne plutôt d'un recul.* » (« Tristes tropiques »489). Au sein de la pensée indienne, nous ne retenons que les trois grands blocs qui semblent occuper le devant de la scène : l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme.

L'intense grandeur de presque toutes ces sagesse, Schweitzer insiste, est le respect de la vie, le respect des êtres vivants notamment sous la forme de la non-violence. Par ailleurs, en moins exaltant, Callicott et Schweitzer reconnaissent en elles un refus du monde, un refus de la réalité matérielle.

1° l'hindouisme (brahmanisme).

Mouvement ancré, comme on dit, dans la nuit des temps. C'est une religion car les dieux en sont : Brahmâ, Vishnou, Civa et d'autres équipes. Transmigration ou cycle des renaissances, yoga, dharma. Au fond, comme beaucoup de spiritualités de cette terre : atteindre le soi transcendantal, parvenir à la réalité ultime (PT93). Une littérature imposante que les plus longues soirées d'hiver ne peuvent permettre de découvrir et s'étageant le long des siècles. Exemples : Védas et Brâhmanas (de 2.000 à 1000 ans avant notre ère), Upanisads, Védantas (4^e siècle après notre ère. Même des épopées comme le Mahâbharata, le Bhagavad-Gitâ (9^e siècle de notre ère) dont on fait aujourd'hui des opéras. De par la loi des grands nombres, qui cherche longtemps dans ces épaisseurs doit finir par trouver ici ou là, un précepte favorable à la nature.

Callicott (PT95) pense que tout cela est ambigu, ambivalent, trop sophistiqué ; il y décèle, tenez-vous bien, de l'anti écologie. De fait, l'admiration écologiste pour l'hindouisme est des plus mesurés. Callicott, toutefois est sensible à « une certaine majesté dans la vision indoue de la vie. » (PT101). Sur le mode : juger

l'arbre à ses fruits, un magnifique évènement, le mouvement Chipko des années 1970, montre au moins que si dans ses enseignements l'hindouisme est assez indifférent à la protection de la nature, il ne l'interdit pas. Des paysans, des paysannes surtout, se sont opposés à l'exploitation mercantile, forcée, de leurs forêts himalayennes. Ils ont défendu les arbres en les entourant de leurs bras.

Des penseurs hindouistes modernes ont fait leur trouée dans nos médias : Ramakrishna, Tagore ou Gandhi. Ils ne nient plus le monde, ils mettent de l'occidental dans leurs moteurs mais, côté écologie, respect de la vie, sauf Gandhi, ça ne semble pas aller très loin.

Mais voici une perle dans l'univers hindouiste : les « bischnoïs », communauté vénérant Vishnou, vivant surtout dans l'état du Rajasthan en Inde. Les occidentaux proches de la nature sont séduits par cette image : des femmes bischnoïs allaitant des gazelles. Mais, surtout, leur respect de la vie est admirable. Usons, pour l'éclairer d'exemples tirés de l'article Wikipédia correspondant (lu en Août 2013).

- 10^e verset de leur livre saint : pourquoi est-ce que tu tues les animaux qui sont innocents ?

- Parmi des préceptes énoncés vers l'an 1500 de notre ère :

- (18^e) Etre compatissant envers tous les êtres vivants ;

- (19^e) Ne pas détruire les arbres verts ;

- (28^e) Ne pas manger de viande ou d'autres animaux non végétariens

afin d'épargner, sauver les animaux innocents et parce que tuer pour le plaisir est un péché.

- Parmi leurs principes : protéger la vie sauvage qui maintient la fertilité des sols et l'équilibre naturel des espèces.

Schweitzer / Bishnoïs : même combat et presque mêmes mots ! Si vous trouvez du semblable dans un monothéisme, faites-le vite savoir au monde.

2° - le bouddhisme.

Bouddha le sage est né environ 500 ans avant notre ère, quasi contemporain de Socrate à 100 ans près. Sa pensée se répandra dans toute l'Inde vers le 3^e siècle avant notre ère, atteindra la Chine au 2^e siècle de notre ère, le Japon au 6^e. Elle disparaîtra de son pays d'origine, l'Inde (sauf le Népal) vers 1600.

Le bouddhisme nous fascine, fascine tous ceux qui estiment que notre civilisation a absolument besoin d'une alternative. Einstein, le gros cerveau, écrit « A un degré infiniment plus élevé, le bouddhisme organise les données du cosmos que les merveilleux textes de Schopenhauer ont appris à déchiffrer. » (« Comment je vois le monde » Champs Flammarion, 1978). Lévi-Strauss n'est pas en reste : « *A cet égard, l'Extrême Orient bouddhiste reste dépositaire de préceptes dont on souhaiterait que l'humanité dans son ensemble continuât ou apprît à s'inspirer.* » (« Le regard éloigné » 36). A vrai dire, l'enthousiasme de l'académicien baissera de quelques degrés lorsqu'il constatera qu'au Japon le bouddhisme se mêle de politique et d'affaires publiques. (HS «Le magazine littéraire » 2003) mais les principes, eux demeurent.

C'est surtout le bouddhisme zen qu'apprécie l'écologiste. Une illustration : le poète Gary Snyder, connu en son pays, les USA, ignoré chez nous. Il a impulsé une communauté bouddhique laïque, adaptée à l'environnement culturel de la région

où il vit. Son livre « La pratique sauvage », dans ses réflexions - quelle vie nous faut-il adopter ? - accumule de nombreuses maximes de maîtres zen ou tibétains. Ainsi : proverbe : « *L'expérience du vide engendre la compassion* » Snyder en déduit la vertu du dépouillement, vertu bienvenue en temps de surconsommation. Des sentences bouddhiques dansent sur Internet ; immergez-vous dans celle-ci si vous n'en avez d'autres sous les lunettes : « *La vie est comme la rosée au bout d'un brin d'herbe.* »

Pour Callicott (PT107), au total, le bouddhisme est disparate, difficile à cerner mais ces nuages, à notre avis, ne nuisent pas au soleil. Ce serait la seule religion ou grande spiritualité, paraît-il à ne pas avoir de sang sur les mains. Si c'est vrai, ce n'est pas rien. Bouddha était athée, le bouddhisme n'est pas une religion au sens strict mais une sagesse. Bouddha nie la vie comme le fait l'hindouisme. Ici bas, tout n'est que douleur. Pour améliorer la situation, il repousse l'ascétisme. Il repousse la réincarnation qui n'en finit pas et fait de chaque jour un enfer par crainte de ce que l'on devient à sa mort, il la remplace par le nirvana, l'anéantissement en tout à moins que ce ne soit en rien, il montre l'exemple de l'éveil. Il prêche l'éradication des plaisirs afin d'atteindre le nirvana. Pas très rose jusqu'à présent.

Mais il y a dans le bouddhisme, « l'ahimsa », la non violence, ne pas nuire aux hommes, ne pas nuire aux formes de vie. Schweitzer (GPI.104) croit que le bouddhisme s'est ici inspiré du jainisme (cf. plus avant). Callicott (PT117) estime quant à lui que l'ahimsa est « *une pierre angulaire de l'éthique du bouddhisme.* » Inspiré ou inspirant, qu'importe ! Cette notion indienne est un joyau inestimable de l'humanité. Maîtres mots du bouddhisme : pitié, compassion et encore compassion, bonté, bienveillance universelle.

Qu'en est-il plus précisément avec l'écologie, le respect de la nature ? Tout bien pesé et soupesé, Callicott (PT115) pose que le bouddhisme est compatible avec l'écologie, c'est-à-dire les grands équilibres et les cycles Pour cette spiritualité comme sans doute toutes les autres de l'Inde (PT118), « *le mépris pour les possessions matérielles typique de ce genre de vision du monde favorise un mode de vie écologique à faible consommation en ressources naturelles et en énergie.* » Citons Callicott citant un philosophe contemporain bouddhiste (PT113) : « *Un être humain est une partie de la nature. Comme n'importe quoi d'autre dans la luxuriante et spectaculaire richesse de la nature, il s'inscrit dans un réseau d'interdépendances et dans une chaîne causale.* »

Le Zen séduit. Indiquons, en passant, que le terme signifierait « méditation » ce qui serait contradictoire avec son fond : l'action plutôt que la théorie. Il faut croire qu'il unit les deux. Re-citons Callicott citant. « *Le zen est à la recherche d'une harmonie entre l'homme et la nature [...] Le zen n'entend pas manipuler et contrôler la nature, mais plutôt la valoriser telle qu'elle est.* » (PT167). Ou encore : « *Le zen propose de respecter la nature, d'aimer la nature, de vivre sa propre vie ; le zen reconnaît que notre nature est identique à la nature objective, non pas au sens mathématique mais au sens où la nature vit en nous comme nous vivons en elle.* » (PT171). Le zen, c'est la simplicité, la frugalité, la franchise, le refus d'utiliser la nature à des fins égoïstes.

Callicott s'interroge sur la cohérence de cette sagesse avec la sensibilité, l'esprit, les pratiques de la nation japonaise qui l'héberge. Très déroutant ! Il intitule d'ailleurs son chapitre « Paradoxes », Le pays des geishas est aussi celui des pollutions et dégradations de la nature. Ajoutons nos propres remarques.

D'un côté, des liens étroits avec la nature, cette relation fut religion – le shintoïsme, sorte d'animisme – et sentiments, ces derniers toujours actuels. Respect

de paysages comme s'ils étaient sacrés, montagnes par exemple. Présence du bouddhisme zen ainsi que nous venons d'en parler. Et ces très courts poèmes, les haïkus, philosophies de l'instant que la nature inspire, ne témoignent-ils pas d'émotions profondes. Celui-ci parmi d'autres, œuvre de Buson Yoda, mort en 1783, peut-être affadi par la traduction, n'est-il pas merveilleux ?

« *Courte nuit d'été.*

Une goutte de rosée.

Sur le dos d'une chenille velue. »

D'un autre côté, hors de chez lui, le Japon extermine les baleines et rase, indirectement les forêts tropicales, rend l'Océan radioactif. Chez lui, que fait-il de son monument naturel soi-disant respecté : le Fuji-Yama ? Il le pollue en l'encombrant de déchets dus à une sur-fréquentation. On lit dans « Le Monde » du 29 Août 2013 que des représentants de l'Unesco constataient ceci en 1995 : « *Les eaux usées des toilettes s'écoulaient à l'air libre créant des "rivières blanches" de papier hygiénique.* »

Semblables observations valent pour toute la planète. Prenez encore les USA. D'un côté, pays de penseurs de l'environnement, d'activistes de la protection de la nature. Nommons John Muir (« *La route la plus claire de l'univers passe au plus profond d'une forêt sauvage* »), Thoreau ou Aldo Léopold. D'un autre côté, champion de pollutions planétaire et fiefs de Monsanto et autres. Partout, face claire et face sombre, peut-on vaincre Dark Vader ?

Revenons à nos moutons : le bouddhisme. Celui-ci accompagné d'autres doctrines indiennes, se développe en France : séances d'initiation, publications d'articles, d'ouvrages et même création de Centres. Puisse cette vogue nous rendre plus sereins, plus sages. Cela n'en prend pas toujours la voie en dépit d'apparences. Les nouveaux adeptes sont-ils prêts, en vrai, à adopter les principes fondamentaux bouddhiques : renoncement à soi, respect des êtres vivants, de tous les êtres vivants ? Ne s'agirait-il pas plutôt de remplacer les anti-dépresseurs par des séances méditation- respiration et de nous rendre, à moindres frais, plus compétitifs au service d'entités dont la « sagesse » n'est que dans la finance ?

3° le jaïnisme.

Le jaïnisme pour l'écologie, la défense des animaux, trône, disent des écologistes, très au-dessus des autres spiritualités indiennes si ce n'est mondiales. Il aurait pris sa forme actuelle et sa vigueur au 6^e siècle avant notre ère grâce au « grand héros » Mahâriva, contemporain de Bouddha. Environ, aujourd'hui, 10 millions de pratiquants, ce n'est pas très élevé mais la valeur n'attend pas le nombre des initiés. Ce cocktail de brahmanisme et de bouddhisme, est-ce une religion ou une sagesse ? Laissons à chaque exégète la liberté de sa réponse.

Le jaïnisme c'est la rigueur, de l'ascétisme et là encore le dégoût de la vie concrète. C'est aussi l'ahimsa dans toute sa perfection, plus intense donc qu'avec le bouddhisme, un commandement suprême. Récidivons avec Schweitzer (GPI.86) « *L'apparition du commandement de non-violence est un des événements les plus importants dans l'histoire humaine.* » Callicott (PT102) juge que « *l'on peut trouver dans le jaïnisme les fondements conceptuels et le développement d'une éthique environnementale.* » Pour les êtres vivants, les obligations sont claires (PT103) :

« Selon l'ahimsa, il ne faut pas tuer ni porter atteinte à un être vivant car chaque être vivant porte en lui une âme aussi parfaite et accomplie que la nôtre et peut souffrir comme nous souffrons nous-mêmes. » Dans un extrait d'un texte canonique figurant dans le H.S. « Le Point » sur les sages indiennes (2012), c'est dit ainsi : « Et les êtres animés, à la fois ceux qui pondent des œufs et ceux qui donnent naissance à des êtres constitués [...] Sache et comprend que tous désirent le bonheur. Celui qui les blesse fait souffrir sa propre âme et renaîtra indéfiniment sous la forme de l'un d'entre eux. » Ou encore, repéré par Schweitzer dans un texte jaïnique des 3^e ou 4^e siècle avant notre ère, (GPI.85) : « On ne doit tuer ni maltraiter, ni injurier, ni tourmenter, ni pourchasser aucune sorte d'être vivant, aucune espèce de créature, aucune espèce d'animal,, ni aucun être d'aucune sorte. Voilà le pur, éternel et constant précepte de la religion, proclamé par les sages qui comprennent le monde ». Les jaïnistes, (GPI.85), rejettent les sacrifices sanglants, l'usage de la viande, la chasse, les combats d'animaux. Ils veillent à ne pas écraser des insectes ou des animaux rampants ; leurs moines vont jusqu'à se mettre un voile devant la bouche pour ne pas avaler des bestioles volantes. Ils réprouvent l'agriculture parce qu'elle implique la destruction d'êtres vivants ; voilà qui n'est pas évident, peut-être hypocrite.

Pensées de Chine.

Avant d'aller plus loin, rappelons-nous que le bouddhisme s'est implanté en Chine. Il y a exercé, exercerait encore de fortes influences sur les populations. Schweitzer (GPI.163) s'étonne que cette spiritualité qui nie le monde ait pu exercer une telle attraction sur les chinois qui, par nature et traditions, affirment le monde, lui donnent un sens. Les grands maîtres « officiels » de la pensée purement chinoise sont Confucius et, s'il a vraiment existé, Lao-Tseu. Tout ce beau monde : Confucius, Lao-Tseu, Bouddha, Socrate est apparu sensiblement à la même époque. Nos deux sages chinois ont-ils, par quelques côtés, véhiculé du vert ?

Confucius.

D'origine humble, il aurait fini par être ministre de la justice d'un roi. Nous avons la chance de disposer d'un ouvrage, écrit deux siècles après sa mort, qui rapporterait ses entretiens avec des disciples et diverses personnes et intitulé... ..« Entretiens ». Le sage voudrait que tout un chacun devienne un homme de bien, vive bien dans sa société, se réalise. De manière générale, Confucius serait d'esprit assez terre à terre selon Callicott (PT135), à la limite du « Mouche ton nez et dis bonjour à la dame. »

Ce Callicott voit de l'écologie dans Confucius dans la mesure où, pour ce dernier, l'environnement serait une extension de soi. Mais ils sont plus d'un celles et ceux qui prennent grand soin de leur petite personne tout en négligeant leur écosystème. Schweitzer qui se révèle décidément un explorateur de texte de talent nous retransmet, (GPI.89), des positions de Mencius, disciple de Confucius et que celui-ci aurait approuvées, sur la valeur de la compassion pour l'homme incluant la compassion pour tout vivant. Cette dernière ne résulterait pas de théories mais simplement, si l'on peut dire, de sentiments naturels.

Taoïsme et Lao-Tseu

Confucius aurait été un anti Tao tandis que Lao-Tseu aurait été un critique anarchiste de Confucius. Le taoïsme serait très ancien, environ 3.000 ans avant notre ère mais Lao-Tseu, plus récent donc, y aurait mis de l'ordre et du punch. C'était un homme qui sera quelque peu divinisé au cours d'une de ces grandes unifications se faisant puis éclatant au cours des siècles. Le taoïsme sera religion d'Etat en 430 de notre ère.

Taoïsme et bouddhisme ont parfois cheminé main dans la main. Schweitzer (GPI.141/142) fait état de commandements encore en vigueur de son temps (1931) parmi des moines taoïstes et parmi lesquels ceux-ci. Tu ne tueras aucun être vivant et tu ne feras de mal à aucun. Tu n'écraseras intentionnellement ni insectes, ni fourmis. Tu ne cueilleras ni n'arracheras sans raison les fleurs ou les herbes. Tu ne tireras point de leurs terriers les animaux hibernant sous terre.

Le taoïsme serait le Tao qui serait la Voie. De tout ce qu'exposent les encyclopédies, retenons que le Tao coordonnerait diversité et multiplicité ; en lui, l'opposé définirait l'autre (yin et yang). Ca peut s'accorder avec l'écologie. Callicott nous offre des comparaisons imagées de la démarche Tao. (PT 128, puis 127). Le Tao est comme du jazz afro-américain ; après des départs hasardeux, les musiciens se répondent l'un l'autre constituant quelque chose d'unique. Plus poétique maintenant : de l'eau s'écoule sur les versants d'une montagne, le tao n'est ni l'eau, ni les ruisselets et leurs parcours mais la beauté qui en émane. Le taoïsme se référerait beaucoup à la notion de cycles, quoi de plus écologiste ? Des penseurs de « l'écologie profonde » tiennent (PT136) que « *le taoïsme est entièrement gouverné par des principes écologistes.* »

Un principe ou un précepte ou un idéal nous plait particulièrement : le non agir – « wu-wei ». Dans notre monde, agir absolument pour le bien ou le mal ou rien, pour le profit, le pouvoir ou rien, semble être une obligation impérative, impérialiste. Pourtant, parfois, non agir, laisser la nature en paix est signe de sagesse. D'une sagesse qui n'a, en son fond, rien de passif.

Stoppons-là notre promenade parmi les grosses religions et spiritualités. Pour qui voudrait amasser un maximum de ressources intellectuelles écologiques, cet arrêt n'est-il pas indice de paresse ? Ne conviendrait-il pas de randonner encore ailleurs ? Parmi les religions officiellement cataloguées et que nous avons évitées, peut-être s'en trouve-t-il quelques unes offrant quelques points-virgules verts. Un article intitulé « L'écologie politique : une réécriture de l'écologie adventiste » est en ligne sur Internet. (L'adventisme du 7^e jour, ensemble chrétien, 20 millions d'adeptes dans le monde). L'affirmation amuse mais qui sait si elle ne traduit pas un effort pour aller dans une vraie bonne direction. Hors religions officielles, d'innombrables spiritualités, en général dites sectes, s'offrent aux regards. Il en est de farfelues dont on peut rire, il en est de dangereuses qu'il faut détruire. Mais il en est probablement qui, sur le fond – respect de l'homme, respect de la nature – font avantageusement le poids. Entre

les religions et les sectes, souvent, seul le nombre d'adhérents fait la différence. Des courageux entreprenant un ratissage plus large que le nôtre peuvent ramener à notre attention des idées incitant efficacement à la recherche d'une harmonie avec la nature.

Religions et spiritualités existent donc il faut faire avec.

- Les monothéismes fermés – judaïsme, christianisme, islam s'ouvriront, contraints par la nécessité et l'actualité, quand la crise écologique sera plus intense et la biodiversité réduite à peu. Déjà quelques frissons les parcourent par exemple des encycliques papales. Mais pourquoi les croyants et croyantes sensibles à la nature, à la vie sous toutes ses formes – il doit bien en exister – sont-ils si discrets, muets ? Vous en connaissez ? Persuadez-les de s'exprimer.

- Faut-il se convertir aux pensées d'Inde ou de Chine ? Humer un peu de ces sagesses ne peut faire de mal, leur non violence à l'encontre de tout être vivant est grandiose. Vous dites que les spiritualités tournent toutes autour des mêmes pivots et que pénétrer au fond de l'une est pénétrer dans n'importe quelle autre. Admettons ! Reconnaissez ce phénomène : l'herbe est toujours plus verte dans le pré du voisin et l'on se sent davantage incité à s'en nourrir. Pour vos déplacements pédestres journaliers dans votre ville, sans doute prenez vous toujours le même trottoir. Un jour, filez sur le trottoir d'en face et vous verrez autrement votre monde, vous découvrirez cela même qui était toujours sous vos yeux parce que vu sous un autre angle.

4 - Pour un romantisme écologique.

« Ô temps ! Suspend ton vol, et vous heures propices
Suspendez votre cours. »

Les poèmes de Lamartine sont-ils vos seuls souvenirs scolaires du romantisme ? Celui-ci n'est-il que ce qu'en énumère le dictionnaire : sensibilité, exaltation, rêverie ?

Le romantisme sous son appellation officielle est daté – fin du 18^e, jusqu'à moitié du 19^e – et situé : quelques pays européens. Des esprits rigoureux voudraient que l'on parle « des » romantismes. Son champ paraît circonscrit : littéraire, artistique. Il est cela et il est beaucoup plus. De l'universel et du permanent. C'est une vision du monde, une somme de sentiments, de réactions, de perspectives en particulier sur la place à reconnaître à la nature. Le romantisme fut sous les spots il y a peu de siècles ; il attend son heure peut-être proche car notre temps en a besoin.

Les citations qui suivent sont extraites de ces deux ouvrages :

- G. Gusdorf, « Le romantisme », tome 2 « L'homme et la nature » (« HN » ci-après, Payot 1993, pour la pagination).

- M. Löewy et R. Sayre. « Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité » (« RM » ci-après, Payot 1992).

Honneur au Moi.

Le romantique a donc été sensible, exalté, rêveur. Et encore : neurasthénique, ayant du mal à vivre (« le » mal du siècle), « adolescent éternel » (HN403). L'émotion, l'émotivité sont privilégiées, elles sont révélatrices de vérités (HN27 et 104) tout autant que le théorème de Thalès. « *Peuples, écoutez le poète. Écoutez les rêveurs sacrés* » s'écrie Hugo dans « Les rayons et les ombres ». L'âme est plus vaste que ce que le destin peut lui offrir (HN33). Rousseau écrit dans sa 3^e lettre à M. de Malesherbes : « *J'étouffais dans cet univers. J'aurais voulu me lancer dans l'infini.* » Les romantiques aimeront la mort et l'héroïsme, Byron s'en ira aider les Grecs à se libérer des Turcs. Tout moi possède en lui de l'exceptionnel, du génie ; la société ne doit pas gêner son développement.

Moi, moi, moi...et les autres alors ! Oui, à s'en tenir aux textes, il y a, semble-t-il, beaucoup d'individualisme dans le romantique. A s'en tenir aux vies vécues, il y a du social comme chez n'importe qui a priori. Byron, l'aristocrate évoqué ci-dessus, défendit le « peuple » des briseurs de machines, les luddites qu'affamèrent les nouvelles techniques de l'industrie textile et qui furent impitoyablement réprimés. Lamartine fut ministre sous la brève 2^e République, après la révolution de 1848.

Le désenchantement du monde.

Nous sommes ce que font de nous nos gènes mais aussi ce que font de nous les idéologies et les dominances dans la société où nous vivons. Le romantisme s'est élevé contre les dérives des « Lumières ». Position peu glorieuse, direz-vous, c'est comme être pour l'Obscurité, pour l'obscurantisme. Que sont les « Lumières » ? Partez de l'Humanisme, celui qui met l'homme au centre de tout ; ajoutez ces « Lumières », vous obtenez : progrès de l'homme, science, raison. Que sont les « dérives » ? Celles-ci, en particulier :

- le capitalisme qui bouleverse la terre et les hommes, en opposition absolue avec toute harmonie avec la nature. Le capitaliste, pourtant, en cette époque, est dit fils des Lumières ;

- la perspective d'individus interchangeables (HN31) : « *On ne peut pas façonner en masse des hommes réduits à la réalité du grain de sable dans un tas.* »

Le romantique combattrait absolument, comme par essence le capitalisme qui prenait alors son essor et aussi, en découlant, l'industrie, la technologie telles qu'elles s'annonçaient. Il méprisera le « bourgeois » et sa morale sans toutefois se rallier au pauvre que l'on nommera un peu plus tard, prolétaire. En somme, il se heurtera à la modernité de son temps (RM46) c'est-à-dire :

- le désenchantement du monde. « *Frissons sacrés et pieuses ferveurs, enthousiasme chevaleresque, mélancolie béotienne, elle (la bourgeoisie) a noyé tout cela dans l'eau glaciale du calcul égoïste.* » écrit Marx dans « Le Manifeste communiste ». ;

- la quantification du monde ;

- la mécanisation du monde ;

- l'abstraction rationaliste : l'Etat, la politique, les Institutions, etc.

- la dissolution des liens sociaux.

Des contradictions lui sont insupportables (RM226) : individuel et social, idées et pratiques, conscience et vie, superstructures et bases.

Le désenchantement semble bien être encore et toujours notre quotidien, le romantisme ne pourrait-il venir « rehausser » la réalité banale et habituelle ? (RM38). Les romantiques en ont appelé à des « âges d'or ». Il leur a semblé que, par rapport à certaines périodes de l'histoire, certaines valeurs importantes avaient été perdues (RM36). C'est primaire car le passé n'est jamais aussi rose qu'on le construit. Voici cependant des circonstances atténuantes. On a cherché des « âges d'or », certes, mais qui éclairent le chemin vers l'avenir (RM154), vers « des vergers odorants de la terre redevenue paradis » écrit un poète (RM173). On a tenté de faire de la nostalgie, un ferment utopique (RM303). Pas question ici d'une apologie totale du romantisme qui a ses faiblesses parce qu'il est humain, mais sur ce point - le passé -, nous admettons que l'histoire est notre principal enseignant.

Comprendre l'univers.

«La « naturphilosophie » serait le fondement de la vision romantique de l'Univers (HN365). Elle est née en Allemagne vers la fin du 18^e siècle. Goethe, gloire nationale allemande, littéraire, politique, scientifique, en est l'emblème. Remarque : ne pas traduire l'expression ci-dessus par philosophie de la nature, ce serait, dit-on, négliger ses spécificités.

Au départ, le refus de transformer le livre vivant de la nature en traité de mécanique. Quelle relation Goethe/ Naturphilosophie/romantisme ? « *Pourtant, l'oeuvre de Goethe atteste, en particulier dans sa conception de la nature, certains traits caractéristiques de l'esprit romantique, par exemple, la tendance à l'unité et à la totalité, le sens de la vie dans la nature et l'assurance de pouvoir mettre à jour au profond de sa propre intimité le noyau de la nature.* » (HN419). En cette époque pas si lointaine, nul ne pouvait ignorer Dieu et, pour tous, l'homme était le but ultime de la création ; la Naturphilosophie s'est coulée dans ce moule. Elle a voulu approfondir l'idée d'un organisme total au sein duquel se développeraient les organismes particuliers. L'un de ses articles de foi a été la correspondance entre microcosme et

macrocosme Son but, la formule est belle, ne fut pas l'équation du monde mais le chant du monde (HN383). Elle a considéré aussi que : « *Les sciences, la raison, la poésie, la religion, les arts, tout comme les organes sensoriels, sont des voies d'approche vers une appréhension de l'univers dans sa totalité.* » (HN367).

Ce que nous pensons essentiel dans toute philosophie de la nature est la prise en compte du phénomène de l'évolution. Mais Goethe est mort en 1832 et il faudra attendre 27 ans avant que Darwin publie « L'origine des espèces ». Pour une bonne part, la Naturphilosophie est objet de curiosité, d'érudition. Saluons pourtant cette recherche d'une vision cohérente du monde, ce souci d'en appeler pour ce faire à toutes les approches possibles, de la science à l'émotion. Saluons enfin, son exigence d'harmonie avec la nature.

Harmonie avec la nature.

« *Comment me disais-je, ai-je pu exister si longtemps hors de la nature et sans m'identifier à elle ?* » écrit le poète Gérard de Nerval (HN123). « *Nous vivons au milieu d'elle et lui sommes étrangers.* » regrettait Goethe (HN433).

Le romantique a voulu ou rêvé de se fondre dans la nature ou plutôt dans la Nature, N majuscule. Il a exprimé cette quête du Graal de diverses façons. Ainsi pensa t-il que chaque individu est immergé dans le flux des forces créatrices qui mènent le cosmos (HN36). Ou encore qu'il convient de participer aux rythmes de l'univers vivant en communion avec les êtres de nature (HN68). Vis-à-vis de l'univers, cultivons une « charité cosmique » qui nous conduise à l'identification avec tous les êtres naturels (HN155). Goethe, décidément notre repère favori, juge que « *le sentiment de la nature au lieu de se borner à une sympathie diffuse avec le paysage, s'enracine dans un sens cosmique au sein duquel l'homme s'inscrit à sa place dans l'univers auquel il appartient.* » (HN450). Cosmos fut un terme romantique. Une expérience très prisée par le romantique sera cette fusion avec le cosmos où s'abolissent les limites de l'individualité ; on ne sait plus si c'est le moi qui envahit le monde ou le monde qui envahit le moi. Dit autrement : unir, dans un même mouvement, présence à soi et présence au monde (HN60), on se connaît grâce à la nature et l'on connaît la nature en se connaissant. La Terre est miniature chez l'homme. Bis repetita : macrocosme et microcosme correspondent.

Un même mouvement général d'harmonie avec la nature qui se traduit toutefois, que le sentiment soit discerné, ressenti ou non, et selon les moments, par des allers et retours, de soi à la nature, de la nature à soi :

- de la nature à soi. Faire descendre la nature en son âme. Laisser les rythmes du vent, du ciel et de l'eau envahir le territoire de l'intimité personnelle (HN77) ;

- de soi à la nature. Il arrive que la joie déborde, s'épanche dans le flux des ruisseaux et des cascades, monte au ciel avec l'alouette et fleurisse dans les prés (HN77). Lamartine, « L'automne », fait compatir la nature à ses malheurs :

« *Salut derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plait à mes regards.* »

Vraiment peut-on raconter l'histoire naturelle sans se sentir impliqué ? Ne doit-on pas reconnaître avec Goethe que la contemplation de la nature incite à la pensée mais aussi qu'elle provoque l'émerveillement. Partagez l'émotion de Novalis, poète allemand, compère de Goethe et vous vous sentirez plus entier : « *Chaque nouvelle feuille, chaque fleur particulière, c'est quelque secret qui s'efforce de paraître au jour [...] Lorsque l'on trouve une telle fleur dans un lieu solitaire, n'est ce pas comme si toutes choses alentour étaient transfigurées et comme si les petites*

chansons ailées se réunissaient de préférence autour d'elles. » (HN120). Un petit regret. Il manque dans ce romantisme un peu du respect de toutes vies qu'enseigne la pensée indienne et qu'enseignera Albert Schweitzer.

Tout amour de la nature n'est-il pas du romantisme, tout romantisme n'a-t-il pas nécessairement en lui l'amour de la nature. Aujourd'hui tout autant qu'hier, la recherche de liens avec la nature est nécessaire dans un monde semblablement désenchanté et pour des raisons socio-économiques proches. Davantage aujourd'hui qu'hier pour conjurer la régression foudroyante des espèces vivantes.

Ce serait une belle et grande affaire que de contribuer à l'émergence d'un romantisme pour le XXI^e siècle, un romantisme carrément écologiste.

=====